QUESTION DE L'ORÉGON.

1846.

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.

QUESTION

DE

L'ORÉGON,

PAR

LE MAJOR G.-T. POUSSIN.

1846.

PARIS

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

48, RUE JACOB.

1846

L'i
mom
tion
Breta
prom
livre
et ac
cette

Ce
sance
une
tout
neté,
valid
clam

L'intérêt qui se porte tout naturellement en ce moment sur la question de l'Orégon, dont la solution peut entraîner une rupture entre la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique, et compromettre ainsi la paix générale, nous a engagé à livrer au public une étude approfondie des faits et actes relatifs aux établissements formés sur cette partie du continent américain.

Ce nouveau travail, dû à l'auteur de *la Puissance américaine*, et spécialement préparé pour une nouvelle édition de cet ouvrage, résume tout ce qui a été dit sur la question de souveraineté, et met ainsi le public à même d'apprécier la validité des titres des deux puissances qui la réclament.

Paris, 10 janvier 1846.

QUESTION DE L'ORÉGON.

DESCRIPTION DU TERRITOIRE DE L'ORÉGON.

Par le territoire de l'Orégon, les Etats-Unis arrivent jusqu'à la côte occidentale de l'Amérique du Nord, et étendent ainsi leur domaine de la mer Atlantique à l'océan Pacifique. Cette position géographique, aussi remarquable qu'exceptionnelle, doit contribuer puissamment à assurer les brillantes destinées réservées à l'Union américaine. Elle favorise, en effet, sur son propre sol, le prodigieux développement que réclame l'insatiable activité de ses habitants, leur garantit les moyens de participer aux grands intérêts commerciaux qui attirent les nations européennes vers les régions de l'océan Pacifique, et leur permet enfin de prendre une part active à ces luttes éventuelles qui auront pour but une suprématie commerciale, pour théâtre l'Océan; luttes dont les causes, suivant moi, approchent et grandissent chaque jour plus menaçantes pour la paix du monde.

Sous la dénomination de *territoire de l'Orégon*, les Américains embrassent toute cette portion de l'Union, à l'ouest des montagnes Rocheuses, qui a pour limite occidentale les rives du grand Océan, et s'étend sur ce littoral entre les 42° et 54° degrés 40' de latitude nord; le 42° degré étant reconnu, par les traités entre le Mexique et les Etats-Unis, comme limite commune, et le 54° degré 40' étant fixé, par les Américains, comme la limite de leurs propriétés au nord devant servir de séparation commune aux possessions anglaises en Amérique. Toutefois le gouvernement de la Grande-Bretagne s'est refusé jusqu'à ce jour à reconnaître cette délimitation, et va même jusqu'à réclamer droit de souveraineté sur la partie de ce territoire arrosée par la Colombia.

Les prétentions soulevées à cet égard par la Grande-Bretagne ont donné lieu à des négociations interminables, entre les gouvernements des deux pays. Nous développerons dans la suite de ce travail les points historiques et diplomatiques sur lesquels reposent les prétentions des deux nations rivales sur le territoire contesté.

On ne connaît encore que fort imparfaitement les immenses contrées de l'Orégon; cependant, depuis les différentes explorations faites par ordre du gouvernement des Etats-Unis, on est à même d'être fixé, dès à présent, sur les caractères généraux des ressources agricoles, commerciales et industrielles de ces vastes régions.

Nous trouvons en effet, parmi les documents officiels publiés par le congrès de 1843 à 1844, des ren-

seignements très-intéressants dans un rapport du lieutenant Wilkes, de la marine des Etats-Unis, sur son exploration des côtes de la Pacifique et du territoire de l'Orégon.

Cette contrée est généralement montagneuse, très-boisée, quoique contenant quelques prairies; elle est remarquable par le nombre de ses vallées riches et fertiles, que traversent deux chaînes de montagnes presque parallèles qui partagent ce territoire, des bords de l'Océan jusqu'aux montagnes Rocheuses, en trois régions ou zones à peu près égales, mais différentes par le climat, la nature du sol et les productions.

Mais ce qui caractérise plus essentiellement ces contrées comme physionomie physique, c'est la manière dont les hautes montagnes qui les traversent, et qui n'ont pas moins de 12 à 14,000 pieds au-dessus de l'Océan, sont coupées, du nord au sud et de l'est à l'ouest, par la Colombia ou l'Orégon, ménageant ainsi, à travers ces montagnes, des moyens de communication sans lesquels celles-ci seraient demeurées des barrières presque insurmontables.

La chaîne la plus occidentale porte le nom de *cascades;* elle règne parallèlement au littoral à une distance moyenne d'environ 60 lieues, et est formée d'une continuité de pics, tous dépassant de beaucoup le niveau constant des neiges qui, dans ces régions, est à 2,000 mètres au-dessus de l'Océan. La seconde chaîne, entre les *cascades* et les montagnes Rocheuses, est celle à laquelle on a donné le nom des *montagnes Bleues;* elle est composée, à propre-

ment parler, de contre-forts ou épaulements qui se détachent de la chaîne principale de l'Orégon.

La Colombia a un cours profond, de nombreux affluents et un parcours presque aussi long que celui du Mississipi, mais moins favorable que ce dernier à la navigation naturelle. Ce fleuve prend ses sources septentrionales au milieu même des montagnes Rocheuses, par le 54e degré 40' de latitude et le 118e de longitude ouest de Greenwich, et à près de 5,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; de ce point à Wallawalla, par le 45e degré de latitude, son cours est de 440 milles (176 lieues), du nord au midi; elle reçoit alors la branche méridionale nommée également la *Soptin* ou la *Lewis*, dont le cours a près de 520 milles (208 lieues), et qui prend ses sources dans les montagnes Rocheuses, par le 42e degré de latitude et le 110e de longitude ouest de Greenwich, près des têtes du *Yellow-Stone*, de la *Platte*, de l'*Arckansas* et du *Rio Colorado* du Texas.

De Wallawalla, point de bifurcation, la direction de la Colombia jusqu'à la mer est de l'est à l'ouest, et le fleuve a 240 milles (100 lieues) de longueur, sur lesquels 120 (48 lieues) seulement sont propres à la navigation à voile.

On ne trouve à l'embouchure de la Colombia que 12 pieds d'eau, mais les marées ordinaires y sont de 6 pieds; cependant l'entrée de ce beau fleuve étant obstruée par des bancs de sable changeants, les brisants qu'ils forment par les vents du sud et de l'ouest, qui, sur cette côte, sont tempétueux, la ren-

dent dangereuse pour les navigateurs qui ne l'ont pas déjà fréquentée.

Mais si l'embouchure de la Colombia ne présente point de port vaste et commode à la marine américaine, on trouve, en compensation, sur le détroit de Juan de Fuca et le canal de Puget, compris dans les limites du territoire de l'Orégon, des rades spacieuses et sûres et d'un accès facile aux vaisseaux de haut bord. Les marées sur ce point sont même de 18 pieds et favorables, par conséquent, à la création de chantiers et de dépôts maritimes. Nul doute que dans un avenir très-rapproché les Etats-Unis n'établissent sur ces eaux un arsenal militaire et maritime et une station navale importante, où leurs navires de guerre et de commerce trouveront en tout temps un refuge assuré.

Du reste, la côte occidentale, couverte la plus grande partie de l'année par des brouillards épais, n'est point abondamment pourvue de havres, ports, ni rades, où les navires puissent relâcher en tous temps ; et les deux seuls points sur cette portion du continent américain qui présentent toutes les conditions de grandes rades sûres et commodes, sont : le port de San-Francisco, au nord de la Californie, et le golfe de Juan de Fuca ou de Puget. Les autres ports sont de troisième classe en importance et ne présentent que de 10 à 12 pieds d'eau.

Dans la région du littoral, le climat est remarquable par sa douceur et l'égalité de la température qui ne dépasse pas en moyenne 12° 23 centigrades. Les vents régnants en été sont ceux du

sud-ouest et de l'ouest ; en hiver, ceux du sud, de l'ouest et du sud-ouest ; les hivers durent de décembre en février ; les pluies commencent en novembre et durent jusqu'en mars ; elles sont fréquentes, mais peu abondantes. On y voit peu de neige, et encore celle-ci reste-t-elle rarement plus de trois jours sur la terre. Les gelées commencent en août ; les nuits sont froides ; le maïs ne vient pas à maturité ; mais cette région est néanmoins favorable à toute espèce de culture. Elle est surtout bien boisée, et tous les arbres à fruits y réussissent.

Les conditions atmosphériques de la seconde région sont différentes ; les étés sont secs et aussi plus chauds et les hivers plus froids ; les extrêmes en chaleur comme en froid y sont aussi plus fréquents, le thermomètre variant de — 7° 78 en hiver à + 42° 23 centigrades en été et à l'ombre. Malgré ces grandes variations, le pays est considéré comme salubre et est parfaitement propre à l'élève des troupeaux, à cause des vastes prairies et des vallées bien boisées qu'il présente.

Dans la troisième région, en s'approchant des montagnes Rocheuses, la température est encore plus variable, et souvent dans les vingt-quatre heures on éprouve tous les changements particuliers aux quatre saisons, le froid y est très-rigoureux et la chaleur de l'été très-intense. Il y pleut rarement, et encore moins souvent y voit-on de la neige. Cette région est particulièrement aride, excepté dans quelques vallées profondes où les troupeaux trouvent à se nourrir toute l'année et où la

présence du sel gemme les attire ; aussi est-elle peu propre à l'agriculture. Du reste, ce caractère d'aridité, de stérilité et de climat rigoureux ne comprend, à proprement parler, que la chaîne même des montagnes Rocheuses ; sur les deux versants, la nature est plus humaine et la végétation reprend son empire avec toutes les conditions favorables à l'existence de l'homme.

D'après ces données, on peut conclure que ces contrées seront médiocrement favorables à l'agriculture, mais beaucoup à l'élève des troupeaux, par conséquent au commerce des peaux, des suifs, des fourrures, à cause de la chasse qui y est abondante, des bois, etc. ; probablement aussi de prochaines explorations feront connaître plus exactement leurs ressources naturelles en minerais précieux, puisque déjà on a découvert, sur le littoral, du charbon de terre susceptible d'être utilisé comme combustible. Des régions aussi fortement empreintes de bouleversements causés par des feux souterrains, doivent recéler dans leur sein des richesses non moins précieuses que celles qui caractérisent les territoires de l'Arkansas, du Missouri, de l'Iowa et du Wisconsin placés dans des circonstances géographiques presque identiques ; le champ de l'industrie y sera donc également ouvert. Du reste, la disposition physique du pays présente de nombreux sites pour l'établissement d'usines qui nécessiteraient l'emploi des puissances hydrauliques.

Une autre ressource qu'offrent ces contrées et qui ne doit point être oubliée ici, c'est l'abondance des

poissons de toute espèce qu'on trouve sur le littoral, dans les baies et rivières de ce territoire; particulièrement la quantité et la qualité des saumons que la Colombia seule peut fournir. Dans ce moment, la pêche de ce précieux poisson fournit abondamment à la nourriture des indigènes, estimés à plus de vingt mille, à celle des colons déjà établis, et alimente, en outre, un commerce d'exportation aux îles.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

DE TOUTES LES EXPÉDITIONS

QUI ONT ÉTÉ TENTÉES OU FAITES

sur les côtes nord-ouest de la Pacifique et sur le territoire de l'Orégon.

1500 — 1846.

Maintenant que nous avons décrit la physionomie physique du territoire de l'Orégon, fait connaître ses ressources, ses avantages pour les populations qui doivent un jour l'habiter, nous présenterons un résumé succinct de toutes les expéditions qui ont été tentées ou faites sur cette partie du continent américain.

Nous nous sommes assuré de l'authenticité de tous les faits que nous relatons en collationnant avec soin tous les documents historiques officiels qui ont été publiés à ce sujet par les diverses nations intéressées à étendre le champ des découvertes géographiques dans cette partie du globe ou à tenter elles-mêmes de fonder des établissements dans ces con-

trées éloignées, en vue de s'y livrer au commerce alors avantageux des fourrures. Nous avons surtout consulté avec intérêt le beau travail publié en 1844 par ordre du gouverneur des États-Unis à Washington, par M. R. Greenhow, et nous y avons puisé de nombreux et précieux renseignements.

1500 Christophe Colomb commença au nom de l'Espagne les découvertes dans le nouveau monde, il fut également le premier qui visita les côtes occidentales du Mexique. Il reconnut, dans son quatrième voyage, fait en 1500, les côtes de Honduras, celles de Mosquitos, celles de Verragua et descendit le long de l'isthme jusqu'à Porto-Bello et à la rivière de Belen.

1512 Par les expéditions de Ponce de Léon aux Florides en 1512, de Cortès au Mexique en 1517 et de Fernando de Seto aux Florides en 1537, les Espagnols avaient déjà pris possession du pays compris entre le promontoire des Florides sur l'Atlantique, les côtes du Mexique et celles de la Californie sur l'océan Pacifique, et lui avaient donné le nom de Nouvelle-Espagne.

A peine Cortès s'était-il rendu maître du riche empire du Mexique, que, voulant étendre le champ de ses découvertes, il envoya une expédition de deux vaisseaux en 1526 aux îles Moluques. En 1528 Pedro Nuñez Maldonado reconnut, par ses ordres, la côte occidentale de Xalisco depuis Zacatula jusqu'à Santiago.

1532 En 1532 il envoya une nouvelle expédition composée de deux navires. Ces bâtiments, commandés

par son parent Diego Hurtado de Mendoza et par Juan de Mazuela, mirent à la voile de Tehuantepec; l'un d'eux se perdit, l'autre gagna le port de Xalisco. Cortès n'apprit la nouvelle de la perte d'un de ces bâtiments qu'un an après; il expédia aussitôt deux autres navires confiés à Ferdinand Grijalva et Diego Bacerra. Ces navires sortirent ensemble de Tehuantepec le 30 septembre 1533, mais bientôt se séparèrent.

Grijalva s'avança vers l'ouest et découvrit un groupe d'îles, aujourd'hui connues sous le nom de *Revilla gigedo*. Bacerra navigua le long de la côte de Xalisco, mais périt assassiné par son équipage. Son bâtiment fut saisi par Nuño de Guzman qui s'était établi à Guadalaxara en Californie.

Cortès entreprit lui-même d'aller reconnaître les terres découvertes à l'ouest par Ximenès; il partit 1535
en mai 1535 avec trois navires de Chiamatla, et réunit ses forces dans la baie de *Santa-Cruz* d'où il comptait marcher vers la conquête d'un nouveau royaume de Mexique et gagner d'immenses richesses. Mais il n'éprouva dans cette entreprise que contrariété et misère. Ce fut pendant cette absence prolongée de son gouvernement que don Antonio de Mendoza fut nommé par la cour de Madrid gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Néanmoins Cortès parvint à fonder des établissements durables sur la péninsule qui depuis a pris le nom de Californie, et établit ainsi les droits incontestables de la couronne d'Espagne sur cette portion du continent. La baie, nommée par Cortès *Santa-*

Cruz, est probablement la même qui depuis a été appelée *Port la Paz*, par le 24e degré de latitude, à environ 100 milles de l'océan Pacifique.

Le nouveau vice-roi du Mexique ne se montra pas moins jaloux que Cortès d'avancer sa fortune personnelle par des découvertes tentées à l'ouest, d'après des renseignements rapportés sur ce pays par un certain Alvaro Nuñez de Cobeza-Vaca, deux autres Espagnols et un nègre, qui, détachés de l'expédition de Paufilo Narvaez, tentée en 1537, sur les Florides, avaient traversé toutes ces immenses contrées de la baie de Tampa, où ils étaient d'abord débarqués, jusque sur les rives de la Californie.

1539 Ces voyageurs faisaient les récits les plus extravagants sur les richesses des pays qu'ils avaient traversés, le nombre des villes et des habitants qu'ils avaient vus. Mendoza résolut de s'assurer de la vérité de ces faits, et, conseillé par son ami, le célèbre Bartolomé de las Casas, il envoya une expédition de Cullacan, en mars 1539, sous les ordres d'un franciscain nommé Marcos de Niza, accompagné d'Honorato et du nègre Estavanico, qui avaient traversé le continent avec Cobeza-Vaca.

Ce fut vers cette époque qu'eut lieu la dernière expédition envoyée par ordre de Cortès; elle fut commandée par Francisco de Ulloa, qui mit à la voile d'Acapulco, en juillet 1539, avec trois navires.

Un de ces navires se perdit près de Cullacan; mais Ulloa continua son voyage avec les deux autres vers la baie de Santa-Cruz. De là il s'avança à l'ouest, reconnut complétement les deux rives du golfe de

Californie, s'assura que cette longue péninsule se rattachait à la terre ferme par le 32e degré de latitude, quoiqu'il ne découvrît pas la rivière de Colorado, qui vient se jeter à la mer à la tête de cette longue baie. Ulloa donna à cette longue baie le nom de *Mer de Cortès*, quoique, sur les cartes espagnoles, elle soit généralement dénommée *Mer Vermeille*, et, dans d'autres, *Golfe de Californie*.

En octobre 1539, Ulloa mit de nouveau à la voile 1539
de Santa-Cruz, s'avança à l'ouest vers le cap *San-Lucas*, qui forme l'extrémité méridionale de la Californie, et cingla alors vers le nord. En janvier 1540, il découvrit une île par le 28e degré de latitude, à laquelle il donna le nom d'*Ile des Cèdres*. Son équipage étant très-fatigué par les privations et les maladies, il fut obligé de retourner à Sant-Iago, dans le Xalisco.

Pendant ce temps l'expédition, sous les ordres du franciscain Marcos de Niza, avait atteint, dans l'intérieur du pays à l'ouest, suivant les rapports qui en étaient revenus, le 35e degré de latitude, et avait traversé un pays extrêmement riche, très-cultivé, et abondant en mines d'or, d'argent et de pierres précieuses, et dont les populations étaient représentées comme plus avancées en civilisation que celles du Mexique ou du Pérou.

Malgré l'évidente exagération de ces renseignements, le vice-roi Mendoza n'hésita pas à envoyer immédiatement deux corps de troupes armées ; l'une par terre, l'autre par mer, pour préparer la conquête de ces nouvelles contrées.

1540 Fernando de Alarcon reçut le commandement de l'expédition de mer, et mit à la voile avec deux navires, en mai 1540, de Sant-Iago ; il atteignit la tête du golfe de Californie en août suivant, découvrit *la Colorado*, à laquelle il donna le nom de *Rio de Nuestra Señora de Buena Guia.*

Alarcon remonta cette rivière sur plus de quatre-vingts lieues, et retourna ensuite au Mexique porter la nouvelle qu'il n'avait pu découvrir aucun pays ressemblant aux descriptions qu'on lui en avait données.

L'expédition de terre, composée de cavalerie et d'infanterie, était sous les ordres de Francisco Vasquez de Coronado, nouvellement appelé au gouvernement de la Nouvelle-Galicie, à la place de Nuño de Guzman. Ce chef, aussi intrépide que peu porté à l'exagération, s'avança hardiment vers le nord, d'après la direction qu'il en avait reçue ; il pénétra fort avant dans le pays, malgré les difficultés de tous genres qu'il eut à surmonter, et parvint dans cette partie connue aujourd'hui sous le nom de *Señora*, et qui se trouve sur la grande chaîne de montagnes à l'est de la tête du golfe de Californie, où les rivières Yaqui et Gila prennent leurs sources ; et après avoir passé plus de deux années à explorer en vain tout l'intérieur de ce pays à la recherche des villes et des richesses promises par Francisco Marcos, il retourna au Mexique.

1542 En 1542, Mendoza expédia un nouvel armement pour l'exploration et la conquête du territoire nord-ouest, sous les ordres de Juan Rodiguez Cu-

brillo. Celui-ci mit à la voile de Navidad, en juin, doubla le cap San-Lucas, et s'avança jusqu'au 38e degré de latitude ; mais bientôt fut reporté, par des vents contraires, plus au sud, et forcé de se réfugier dans un port d'une des îles de *Santa-Barbara*, par le 34e degré, où il mourut. Le pilote Bartolomé Ferrelo, qui l'avait accompagné, prit alors le commandement de l'expédition, et poussa ses découvertes au nord-ouest jusqu'au delà du cap Blanc. Il découvrit, en février 1544, par le 41e degré nord de latitude, un cap qu'il nomma *Cabo de Fortunas;* en mars il atteignit le 44e degré ; mais les vents contraires le reportèrent bientôt au sud, et son équipage étant complétement harassé de fatigue et de privations, il fut forcé de relâcher au port de Navidas.

Le cap nouvellement reconnu par Ferrelo prit, peu de temps après, le nom de cap *Mendocino*.

Vers ces temps les Portugais étaient parvenus à faire un commerce avantageux avec les Indes : leurs navires faisaient ces voyages par le cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols tentèrent, dans le même but, de former des établissements en Asie ; mais toutes leurs expéditions échouèrent jusqu'à la moitié du seizième siècle.

Cependant Ruy Lopez de Villalobos réussit à tra- 1542
verser la mer Pacifique, avec une forte escadrille du Mexique, et à prendre possession des îles Philippines au nom de son souverain ; mais, peu de temps après, ces forces ayant été dispersées, ses bâtiments furent détruits.

1564 Les Espagnols tentèrent de nouveau, en 1564, de s'établir aux Philippines, et y réussirent, sous les ordres de Miguel de Légazpi ; ce navigateur, accompagné de Andrès de Urdoñeta, mit à la voile du Mexique, et parvint à traverser l'océan Pacifique. Dans son voyage de retour, il se dirigea des Philippines au nord-ouest, et gagna le 40e degré parallèle de latitude, où des vents variables lui permirent de s'approcher de la côte de Californie et de retourner ainsi facilement au Mexique.

Depuis lui il s'établit un commerce actif d'échange entre Acapulco et Manille, aux îles Philippines, et à Macao en Chine, de métaux précieux et de marchandises européennes contre des soieries, des épices et de la porcelaine, qui se consommaient en Amérique ou étaient transportées en Europe. Il se fit également, entre Panama et les ports du Pérou et du Chili, un commerce important.

L'existence de ce commerce et des richesses accumulées dans les villes américaines sur les bords de l'océan Pacifique, parvint bientôt à la connaissance des Anglais, qui n'hésitèrent plus à surmonter les difficultés que présentait une navigation aussi lointaine, pour s'en assurer une participation quelconque par le pillage.

1575 La première irruption des Anglais dans l'océan Pacifique eut lieu en 1575 : un parti de flibustiers, ayant à leur tête un nommé John Oxenham, traversa l'isthme de Panama, et, ayant construit un navire sur le rivage méridional, réussit à faire, avec ce bâtiment, un assez grand nombre de prises im-

portantes avant d'être capturé par les Espagnols, qui les firent tous exécuter à Panama.

Trois ans plus tard, Francis Drake tira une ven- 1578
geance complète de la mort de ses concitoyens; ce célèbre navigateur mit à la voile de Plymouth, en 1577, traversa le détroit de Magellan, en septembre 1578, et procéda, avec un navire de cent tonnes et environ soixante hommes d'équipage, à l'exécution de son projet, le pillage des villes espagnoles sur la côte occidentale de l'Amérique.

Ayant atteint le but de son voyage, pillé la ville de Guatulco, sur la côte du Mexique, et rempli son bâtiment de dépouilles précieuses, il se disposait à revenir en Angleterre au printemps de 1579, lors- 1579
que, craignant d'être rencontré par les vaisseaux espagnols à sa traversée du détroit de Magellan, il résolut de chercher un passage vers l'Atlantique par le nord. En conséquence, en quittant Guatulco, il tourna le cap vers le nord-ouest, et ayant fait route dans cette direction pendant près de 1,400 lieues, il se trouva, au commencement de juin, près du 42e degré de latitude nord. Un passage aussi brusque de température ayant rendu son équipage malade et incapable de tenir la mer plus longtemps, il se détermina pour lors à faire terre. En conséquence, il reconnut bientôt la côte, chercha à l'approcher; mais n'y trouvant point de mouillage où il pût jeter l'ancre, il la longea jusqu'au 38e degré, où il entra dans une belle et grande baie : probablement la baie de *San-Francisco* ou de *Bodega*, qui se trouve à quelques lieues au nord.

Drake s'arrêta quelque temps dans cette rade pour y laisser reposer son équipage et ravitailler son navire. Les indigènes lui ayant offert la souveraineté de ce pays, il en prit possession au nom de la reine Élisabeth, et lui donna le nom de *Nouvelle-Albion*.

Ayant renoncé à chercher un passage par le nord, il revint en Europe en traversant directement l'océan Pacifique jusqu'aux îles Philippines et en suivant la route ordinaire des navigateurs portugais à travers les mers des Indes et en tournant le cap de Bonne-Espérance. Il fut de retour à Portsmouth en septembre 1580.

C'est sur cette soi-disant découverte de Drake, qui n'était, du reste, qu'une flagrante usurpation des droits acquis aux Espagnols par leurs navigateurs, que l'Angleterre s'est fondée jusqu'à ce jour pour légitimer ses droits de propriété sur le territoire de l'Orégon, prétendant que Drake avait reconnu les côtes du nord-ouest jusque par le 48e degré nord, et qu'il avait, en outre, pris possession du pays au nom de sa souveraine dans la baie de San-Francisco, où il avait acquis des Indiens la propriété des terres.

Or il n'est rien moins prouvé que Drake ait jamais dépassé le 43e degré nord, et quant à sa prise de possession des terres dans la baie de San-Francisco, elle était une violation des droits de la couronne d'Espagne.

Dans les voyages continuels que les galions espagnols faisaient du Mexique aux Indes, les navires

étaient invariablement portés par les vents d'est directement à travers l'océan Pacifique en trois mois; mais leurs voyages en retour occupaient souvent plus du double; les navires venant de Macao se dirigeaient sur la côte occidentale de la Californie qui, dès lors, devint très-familière aux navigateurs de ces époques.

Dans une de ces traversées, en 1584, Francisco 1584
Gali vint reconnaître la côte de la Californie par le 37e degré et demi; des documents de cette époque, conservés dans les archives des Indes, portent même le point de la côte qu'il reconnut à 57 degrés et demi.

En 1595, Sébastien Cermenon, revenant de Manille sur le navire *San-Augustin*, vint reconnaître la côte du nord-ouest par ordre du vice-roi du Mexique, pour s'assurer d'un port où les bâtiments venant des Indes pussent relâcher. Ce bâtiment fut perdu près de la baie de San-Francisco, au sud du cap Mendocino.

Les succès de Drake encouragèrent bon nombre de ses concitoyens à poursuivre les mêmes aventureux voyages à travers le détroit de Magellan, et à chercher un passage à l'océan Pacifique par le nord-ouest.

Thomas Cavendish ou Candish acquit quelque célébrité par la terreur qu'inspira son nom aux Espagnols pendant son voyage autour du monde en 1587; il mouilla pendant quelque temps près du cap San-Lucas, extrémité méridionale de la Californie, et captura alors le galion *Santa-Anna*, venant

des Indes en destination d'Acapulco, le pilla, le brûla et abandonna l'équipage sur les côtes. La *Santa-Anna* ayant été jetée providentiellement sur la côte, l'équipage parvint à remettre leur navire en état de tenir la mer, et put ainsi regagner un port sur la côte opposée du golfe de Californie. Juan de Fuca et Sébastien Vizcaino, pilotes qui acquirent postérieuremeut quelque réputation, faisaient partie de l'équipage.

1589 à 1592 Suivant le rapport du pilote grec Juan de Fuca, qui mourut à Venise en 1602, publié en 1625 par M. Lock, ce pilote avait été employé par le vice-roi pour faire, en 1589, un voyage de découverte du prétendu détroit d'Anian sur l'existence duquel diverses versions étaient alors accréditées. Ce voyage n'ayant point eu de résultat, il avait été envoyé de nouveau, en 1592, dans le même but d'exploration des côtes du nord-ouest, et avait découvert alors, par le 47e et 48e degré nord, un détroit dans lequel il avait navigué pendant plus de vingt jours, et il en avait rapporté une description si fidèle, qu'elle pût servir plus tard à prouver la vérité de son récit, et l'authenticité de sa découverte.

1595 En 1595, Philippe II donna des ordres à l'effet de faire exécuter une exploration complète des côtes du nord-ouest, et de déterminer sa position exacte relativement aux établissements espagnols du Nouveau-Mexique, traversés par le *Bravo del Norte* et qui s'étendaient alors jusqu'au 40e degré de latitude.

1596 En conséquence, le comte de Monterey, vice-roi

du Mexique, envoya trois navires d'Acapulco au printemps de 1596, sous le commandement de Sébastien Vizcaino, dont nous avons parlé plus haut comme un des officiers de la *Santa-Anna*, détruite au cap San-Lucas par Cavendish.

Ce voyage se réduisit en tentatives d'établissement à Saint-Sébastien et à la Paz ou Santa-Cruz, que Cortès, soixante ans précédemment, avait voulu lui-même fonder, mais dans lesquels on échoua, tant à cause de la stérilité des lieux que de la férocité des indigènes.

Philippe III, ayant succédé au trône en 1598, s'occupa immédiatement de donner suite au décret de son prédécesseur, et enjoignit au vice-roi du Mexique d'armer une escadrille pour continuer la reconnaissance commencée.

Sébastien Vizcaino prit le commandement du 1602
nouvel armement, composé de trois bâtiments ; il fut accompagné par Toribio, Gomez de Corvan et Martin de Aguilar, et mit à la voile, le 5 mai 1602, d'Acapulco. L'escadrille relâcha à San-José à l'est du cap San-Lucas, et reprit son voyage d'exploration en juillet, entra dans la baie de la Madeleine, entre le 24e et le 25e degré de latitude, visita un port de l'île aux Cèdres, un autre port par le 31e degré de latitude, auquel fut donné le nom de *Port San-Quintin*, et enfin plus au nord, le port *San-Miguel*, découvert par Cabrillo, et que l'on nomma alors *Port San-Diego*.

Après avoir bien examiné ce port, la flottille s'avança à travers l'archipel de Santa-Barbara, visitée

soixante ans auparavant par Cabrillo, doubla le cap Galern de ce navigateur, connu depuis lors par le nom de *Cap de la Conception*, et vint jeter l'ancre dans le port des Pins de Cabrillo, mais qui reçut le nom de *Monterey* en l'honneur du vice-roi de ce nom.

1603 En janvier 1603 Vizcaino s'était avancé jusqu'au 42e degré nord et reconnut un cap auquel il donna le nom de Cap San-Sébastien ; mais son équipage étant considérablement réduit par les maladies, il se résigna à retourner au Mexique, et arriva à Acapulco en mars.

Le bâtiment commandé par Martin de Aguilar continua séparément son voyage de recherches ; il reconnut le cap Blanc par le 43e degré de latitude, et crut avoir découvert l'embouchure d'une grande rivière, que la force du courant l'empêcha de pénétrer. Ce bâtiment revint au Mexique après avoir perdu, par les maladies, son chef Aguilar, son pilote Flores et une grande partie de son équipage.

Vizcaino, à son retour de cette expédition, obtint de Philippe III le droit de fonder sur les points qu'il avait reconnus des établissements pour y faire le commerce ; mais la mort l'arrêta dans l'exécution de ce projet.

1605 A l'époque de l'expédition de Vizcaino le gouvernement espagnol se préoccupa vivement des découvertes à faire dans l'océan Pacifique. Plusieurs voyages furent entrepris ; dans l'un d'eux, exécuté en 1595 par Alvaro de Mendona du Pesu, le groupe des îles Marquises fut découvert, et fut ainsi appelé

à cause de la beauté des femmes de ces îles : Pedro Fernandez de Quiros accomplit, en 1605, un autre voyage du Mexique, et visita d'autres îles dans les mêmes parages, nommément les îles *Otaheite* et *Owyhee ;* il crut également avoir découvert un continent méridional qu'il appela *Australie del Espiritu Santo.*

Depuis cette époque, les Espagnols paraissent être restés plus de cent cinquante ans sans s'occuper davantage de former des établissements sur le littoral occidental de la Californie, ou d'étendre leur connaissance sur ce continent.

En 1608, Henry Hudson, dans un voyage de re- 1608
cherches d'un passage au nord-ouest de l'Amérique, découvrit le détroit qui porte aujourd'hui son nom ; et huit années plus tard, William Baffin reconnut également le même détroit.

Mais, sans contredit, une des plus importantes dé- 1616
couvertes de cette époque fut celle de la possibilité de naviguer autour de l'extrémité méridionale du nouveau monde faite par les célèbres navigateurs hollandais Lemaire et Van Schouten en 1616, qui passèrent d'un océan à un autre en contournant le cap *Horn*, ainsi nommé par eux en l'honneur de leur ville natale. Cette découverte rendit les voyages en Océanie beaucoup plus faciles.

A dater de cette découverte, les corsaires hollandais visitèrent fréquemment les côtes nord-ouest de l'Amérique, et s'établirent en croisière le long de la Californie, d'où ils interceptaient les bâtiments espagnols faisant le commerce aux Indes.

Le gouvernement espagnol, dans ces circon- 1631 à 1668

stances, dut s'occuper de la destruction de ces pirates, et à cet effet songea de nouveau à fonder des établissements sur la côte orientale du golfe de la Californie; il envoya dans ce but, de 1631 à 1667, diverses expéditions sous les ordres de Vicuña et Ortega; Barriga et Portes; Piñadero, et enfin Lucenilla et Arondo.

Ces expéditions furent sans résultat, quant à la colonisation de la Californie: il était réservé à l'esprit persévérant et intelligent des jésuites de surmonter les difficultés que présentaient le caractère hostile des indigènes et la stérilité du sol.

1643 Dès 1643, Martin Geritzin de Vries et Hendrick Shaep, navigateurs hollandais, avaient exploré les côtes du Japon jusqu'au 48e degré de latitude nord, et étaient entrés dans le grand golfe *Ochotsk*, entre la terre ferme à l'ouest et la rangée des îles de Kamtschatka et Kurile à l'est.

1673 En 1673, un corsaire anglais, Thomas Peche, naviguant dans le but de trouver le fameux détroit d'*Anian*, visita la même côte et le même golfe, qui portait alors sur quelques cartes le nom de détroit de *Vries* ou d'*Anian*.

1669 Les découvertes de Hudson et de Baffin, au nord-ouest de l'Amérique, ayant fait renaître l'espoir de trouver un passage par le nord-ouest, il se forma en Angleterre une compagnie, sous la protection immédiate du prince Rupert, pour cet objet. Charles II accorda, en 1669, à une association dite *Compagnie des aventuriers commerçants d'Angleterre dans la baie d'Hudson*, le droit exclusif de commerce et de

propriété sur toutes les terres arrosées par la baie d'Hudson ou de ses tributaires.

Cette concession royale, qui donna naissance à la célèbre compagnie de la baie d'Hudson, fut faite en faveur des courtisans qu'animait le besoin de spéculations; elle donnait à la compagnie, en toute propriété, les mers, baies, détroits, lacs et rivières et toutes les terres adjacentes à la baie d'Hudson. Ce monopole exorbitant assura la prospérité de la compagnie, et contribua considérablement à affermir son autorité et sa puissance dans ces contrées.

La charte de cette compagnie l'obligeait de suivre la découverte tant désirée du passage au nord-ouest; on imposa aussi la même obligation aux bâtiments employés à la pêche de la baleine.

Les jésuites ayant enfin obtenu de la couronne 1697
d'Espagne la permission de s'établir en Californie, en y fondant des établissements au nom du roi d'Espagne, commencèrent cette œuvre immense en 1697. Le père Salvatierra prit la direction de cette importante mission ; il fut suivi par les pères Kuhu (Allemand), Piccolo Egeste et d'autres associés aussi zélés qu'instruits et dévoués à la cause de la civilisation des indigènes ; et l'établissement de *Loreto* fut fondé sur la côte orientale de la péninsule; bientôt après, on fonda également *La Paz*, *Santa-Cruz* et *San-José* près du cap *San-Lucas;* enfin, en quelques années, près de seize missions furent créées; elles formaient une espèce de chaîne de postes au moyen desquels les jésuites étaient parvenus à étendre leur autorité et l'influence de la religion romaine sur la Califor-

nie. Mais ayant été chassés, en 1767, des Etats d'Espagne, par le décret de Charles III, rendu à la sollicitation du célèbre comte d'Aranda, ils furent également expulsés de la Californie par don Gaspar de Portola, et le fruit de leurs longs et pénibles travaux fut ainsi perdu à la civilisation.

1711 Dès 1711, les Russes étaient complétement maîtres de tout le nord de l'Asie, où le commerce des fourrures leur rapportait de grands profits; ils avaient reconnu toute la côte nord de l'Asie à une distance considérable à l'est, et avaient formé des établissements sur la péninsule du Kamtschatka. Mais ils ne s'étaient pas encore assurés si le continent asiatique était réuni ou non au continent américain.

1728 En 1728, un Danois, Vitus Bering, navigateur d'une grande habileté, fut employé par l'impératrice Catherine dans un voyage de découvertes; il mit à la voile sur un petit navire construit à l'embouchure de la rivière du Kamtschatka, et fut accompagné par Alexei Tchirikof, un Russe, et Martin Spangbug, un Allemand; il reconnut tout le littoral jusqu'au 67e degré 18', extrémité nord-est du continent asiatique, et retourna au port de Kamtschatka. L'année suivante, il tenta de découvrir les côtes du continent américain, mais il en fut empêché par des vents contraires, et entra dans le golfe d'Ochotsk.

1732 En 1732, Krupischef fit un voyage dans lequel il reconnut la position de la côte américaine.

1741 En 1741, Bering prit le commandement d'une nouvelle expédition, composée de deux navires, *le Saint-Pierre* et *le Saint-Paul*. Il fut accompagné par

Tchisikof, monté sur *le Saint-Paul*. Bering découvrit les terres du continent américain par le 60e degré de latitude, le jour de *Saint-Elias*, et donna au promontoire qu'elles forment le nom de ce saint: les navigateurs qui plus tard visitèrent cette même partie du continent américain lui ont conservé la même dénomination.

Les Russes virent les terres de la péninsule d'A- 1742
liaska, l'île Kodiak, débarquèrent sur une des îles du groupe *Schumagin*, passèrent les îles de l'archipel *Alentien*, qui s'étend à l'ouest d'Aliaska jusque par le 53e degré, et vinrent passer l'hiver sur une île par le 55e degré, où mourut Bering le 8 décembre 1741. En août 1742, les survivants de l'équipage, ayant construit une faible embarcation des débris de leur navire, retournèrent au port d'Avatscha.

Tchisikof découvrit également les terres du continent américain, et contribua, ainsi que son célèbre compagnon, à étendre les connaissances hydrographiques et géographiques sur cette partie occidentale du continent, ainsi que la position relative des côtes des continents de l'Asie et de l'Amérique.

Ces expéditions, et les découvertes qui en résultèrent, réveillèrent alors l'attention de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, et stimulèrent leurs gouvernements à faire les frais de nouvelles entreprises, dont plusieurs furent principalement dirigées avec l'espoir de découvrir un nouveau passage par le nord-ouest.

Peu de temps après la paix de 1763, des colonies furent plantées par la France et l'Angleterre sur les

îles stériles, désertes et désolées des Falkland, dans l'Océanie, près de l'entrée du détroit de Magellan ; mais sur les représentations du gouvernement espagnol, le gouvernement français consentit à rappeler ses colons. Le gouvernement anglais ne tint, lui, aucun compte des réclamations du gouvernement espagnol, et maintint ses établissements. Cependant, vers l'année 1770, don Francisco Bucareli parvint à chasser les Anglais de leur établissement du fort Egmont.

1766 En 1766, le lieutenant Synd, de la marine impériale de Russie, fit, par les ordres de Catherine, un voyage au nord des côtes de Kamtschatka ; il s'avança jusqu'au 66e degré de latitude, reconnut le continent américain l'année suivante, et y débarqua.

Les capitaines Krenitzin et Levaschef déterminèrent, en 1769, la position géographique de quelques points de la chaîne des îles Aleutiennes.

Un fait curieux, dans les annales des voyages, à cette époque, c'est que le premier voyage direct par mer entre les nouvelles découvertes au nord de la mer Pacifique et la Chine, pour y porter les fourrures qu'on y recueillait, a été entrepris et accompli par les Polonais, sous leurs couleurs nationales, qui étaient exilés à Kamtschatka !

On s'occupa également, vers cette époque, en Amérique, de poursuivre, par terre, la connaissance des pays occidentaux ; et après la paix de 1763, les Anglo-Américains ne se bornèrent plus à visiter les régions situées au delà des Alleghanys ; ils pénétrèrent vers l'occident, et tentèrent, au nord-ouest, d'autres découvertes.

Le capitaine Jonathan Carver du Connecticut fut 1766
un des premiers à entreprendre un voyage dans cette direction ; il partit de Boston en 1766, parcourut le lac Michigan et la baie Verte, passa de la rivière des Renards au Wisconsin, navigua sur le haut Mississipi, où il reconnut l'entrée de la rivière Sainte-Croix, et revint à celle de Saint-Pierre, qu'il remonta jusqu'au milieu du pays des Naudaumessis. Carver fit ensuite, sur la rive gauche du Mississipi, une semblable exploration ; il entra dans la rivière des Chipeouais, et parcourut un pays où venaient se rendre les Indiens du nord-ouest ; il en reçut des renseignements sur l'existence d'une grande rivière nommée Orégon ou Origon (rivière de l'Ouest), et que les Indiens disaient se jeter dans la mer Pacifique, vers le prétendu détroit d'Anian, et qui prenait ses sources dans la chaîne des montagnes Rocheuses.

Le célèbre capitaine Cook fit son premier voyage 1768
à la mer du Sud en 1768 ; il eut pour objet la détermination d'observations astronomiques relatives au passage de Vénus sur le disque du soleil, qui eut lieu en 1769.

Le capitaine Bougainville fit un voyage de découvertes à la mer du Sud en 1767 ; il fut de retour en France en 1769.

Immédiatement après l'expulsion des jésuites du 1769
Mexique, en 1767, le vice-roi de Croix et le *visitador* Galvez portèrent leur attention sur la fondation de colonies et de garnisons sur la côte occidentale de Californie. Il fut arrêté que les premières forces seraient envoyées au *Port-San-Diego* ou *Port-Monterey*,

qui avait été précédemment établi par Vizcaino. En conséquence, quelques colons et soldats furent réunis à *la Paz*, sur la côte occidentale du golfe de Californie, et marchèrent, au printemps 1769, vers *San-Diego*, en deux bandes, commandées, la première par Gaspar de Portola, la seconde par Fernando de Rivera.

Rivera arriva, avec son parti, à San-Diego le 11 mai 1769, et y trouva deux navires qui l'y avaient devancé de quelques jours. Portola suivit une route plus difficile, et ne parvint à rejoindre ses compagnons que deux mois plus tard. Le choix d'un emplacement ayant été fait sur la baie de San-Diego, Portola s'avança avec les siens vers Monterey, mais fit fausse route et fut obligé de revenir sur ses pas, à San-Diego, à cause de la saison avancée et du manque de provisions, le navire qui devait lui en porter à Monterey n'ayant jamais été vu.

1770 Les colons de San-Diego eurent beaucoup à souffrir, tant en manque de vivres que des hostilités des indigènes ; mais un navire avec des provisions étant enfin arrivé en mars 1770, Portola reprit son expédition de Monterey, et parvint à y fonder un établissement. De nouveaux colons, envoyés du Mexique, s'établirent sur divers points, entre San-Diego et Monterey, et ne tardèrent pas à rendre les moyens d'existence suffisants, de sorte qu'avant 1771 les colons de la haute Californie se trouvèrent en état de lutter contre toutes les éventualités de leur position.

1774 De 1769 à 1772, Samuel Hearne, agent de la compagnie de la baie d'Hudson, exécuta trois voyages

au fort Prince of Galles, station principale de la compagnie, sur la rive occidentale de la baie d'Hudson, près du 60e degré de latitude, à travers les pays occidentaux et nord-ouest, sur une distance de près de mille milles (quatre cents lieues). Dans son dernier voyage, Hearne découvrit le *grand lac des Esclaves* et d'autres lacs dans la direction du nord-ouest; il suivit un cours d'eau qui depuis a été nommé la rivière *des Mines de cuivre*, en reconnut l'embouchure, qu'il jugea être par le 72e degré de latitude et le 20e de longitude ouest du dernier poste de la compagnie d'Hudson; il supposa que cette rivière débouchait dans une espèce de baie inférieure, semblable à celle d'Hudson.

Le second voyage du capitaine Cook à la mer du 1772
Sud eut lieu en 1772; son objet était de s'assurer de l'existence du continent austral, qui fixait alors l'attention de la plupart des puissances maritimes.

De 1771 à 1779, le gouvernement espagnol fit de considérables efforts pour fonder des établissements durables en Californie. On appela, à cet effet, l'assistance de l'ordre des franciscains, qui se livrèrent avec persévérance et désintéressement à l'œuvre pieuse de convertir les indigènes au christianisme. Des fermes furent créées et cultivées par des Indiens engagés pour un temps déterminé, dix ans, et soumis à une discipline équitable sans être trop sévère.

En 1775, les franciscains Font et Gazzes traversè- 1775
rent de Mexico à la mission de San-Gabriel en Californie sur le Rio Colorado. Dans la même année, Dominguez et Escalonté, appartenant au même

ordre, tentèrent de pénétrer de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, aux rives de l'océan Pacifique, mais revinrent bientôt sur leurs pas.

1774 En 1774, Perez mit à la voile de San-Blas, avec des ordres de Bucareli, vice-roi du Mexique, de reconnaître la côte du nord-ouest ; il visita d'abord San-Diego, puis Monterey, et prit terre, le 18 juillet, par le 54e degré de latitude ; il nomma ce point *Cap Sainte-Marguerite*. Les montagnes couvertes de neige étaient en vue et furent appelées *Sierra de San-Cristoval*. Quelques Indiens s'approchèrent des Espagnols dans leurs canots, et firent quelques échanges pour des peaux d'outres.

La terre reconnue dans ce voyage était le côté occidental de l'île actuellement nommée *Ile de la Reine Charlotte*, et le cap Sainte-Marguerite, le point extrême nord-ouest, désigné sur les cartes anglaises comme cap Nord, à l'entrée du chenal ou passe *Dixon*.

Perez prit terre de nouveau, le 9 août, par le 49° 30', dans une large baie où il jeta l'ancre, et entra en rapport avec les indigènes. Il nomma cette baie *Port San-Lorenzo*, le même que le capitaine Cook désigna, quatre années plus tard, par le titre de *Détroit du Roi George* ou *de Nootka*.

Continuant son voyage au sud-ouest, Perez découvrit, par le 47° 47', une haute montagne couverte de neige, à laquelle il donna le nom de *Sierra de Santa-Rosalia*, qui correspond au *Mont-Olympe* des cartes anglaises.

Au retour de Perez au Mexique, Bucareli ordonna

une nouvelle expédition d'exploration, qu'il confia aux soins du capitaine Bruno Heceta, sous les ordres duquel Perez devait reprendre la mer, ainsi que Juan de Ayala et Antonio Morelli.

Cette expédition, composée de deux navires, mit 1775
à la voile de San-Blas, le 15 mars 1775, accompagnés de la goëlette *San-Carlos*, en destination de Monterey. Le commandant de cette goëlette ayant été pris de délire, Ayala lui succéda, et Juan Francisco de la Bodega y Quadra fut appelé à commander la goëlette *la Sonora*.

Les deux navires de l'expédition ayant passé *le San-Carlos*, firent route vers l'ouest, et, le 10 juin, jetèrent l'ancre dans une baie au delà du cap Mendocin, par le 41e degré de latitude. Cette baie reçut le nom de *Port de la Trinité*.

Heceta et Bodega continuèrent leur voyage le 19 juin; ils perdirent terre pendant trois semaines, mais ils la virent de nouveau par le 48° 27'. Ayant voulu reconnaître la côte, ils envoyèrent une embarcation avec sept hommes, qui tous furent massacrés par les indigènes.

Ayant repris leur navigation, les deux navires de l'expédition furent séparés par une violente tempête : Heceta rentra à Monterey, tandis que Bodega continua son voyage de découvertes.

Pendant son voyage de retour, Heceta prit terre par le 50e degré de latitude (sur le côté méridional de l'île de Vancouver et Quadra), et, passant par le port San-Lorenzo (le détroit de Nootka), découvert l'année précédente par Perez, il arriva en vue de

la terre ferme, par le 48e degré, sans avoir observé le détroit de Fuca ; et, courant vers le sud, il arriva, le 15 août 1775, par le 46° 17', devant un débouché d'où sortait un courant si rapide, qu'il ne put y entrer, et qu'il prit pour l'embouchure du détroit de Fuca qu'il cherchait. Il s'arrêta dans ces parages pour faire de plus minutieuses observations ; mais ne pouvant surmonter la force du courant qui l'entraînait, il se détermina à continuer sa route.

Heceta donna à cette embouchure le nom de *Débouché de l'Assomption*, et aux deux pointes formant son entrée les noms de *Cap Saint-Roch* et *Cap des Feuilles*. Les cartes publiées au Mexique, à cette époque, portent les noms de *Débouché d'Heceta* et *Rivière de Saint-Roch*. Cette embouchure était celle de la Colombia ou Orégon, dans laquelle Robert Gray est entré en 1792.

1775 Pendant ce temps, Bodega et Morelli continuaient péniblement leur voyage au nord-ouest, et reconnurent enfin, par le 56e degré, les terres de l'archipel du Roi-George, le mont Edgecumb, la baie des Iles et le détroit de Norfolk, suivant les navigateurs anglais, mais auxquels ils donnèrent respectivement les noms de *Port Remedios*, *Port Guadelupe* et *Mount San-Jacinto*.

Les Espagnols débarquèrent dans le *Port Remedios*, et prirent possession du pays au nom de leur souverain, suivant les formalités d'usage, mais furent attaqués par les indigènes, qui les forcèrent à se rembarquer. Ils se déterminèrent à revenir à Monterey, entrèrent, par le 55e 1/2 degré, dans une

rade à laquelle ils donnèrent le nom de *Port Bucareli :* ce port est sur l'île du Prince de Galles; ils reconnurent ensuite l'extrémité nord-est de l'île de la Reine-Charlotte, nommée par Perez *Cap San-Marguerite*, et observèrent le chenal qui sépare les îles de la Reine-Charlotte et du Prince de Galles, et auquel on donna le nom de *Entrado de Perez*, nommée plus tard, par les Anglais. *Entrée de Dixon.* Ils reconnurent successivement plusieurs points de la côte, passèrent le cap Mendocin, et entrèrent dans une petite rade, par le 38e degré de latitude, à laquelle Bodega donna son nom, et furent enfin de retour à San-Blas, le 20 novembre 1775.

Des détails ci-dessus il résulte que même sans tenir compte du voyage de Perez, les Espagnols ont dès 1775 reconnu et examiné avec soin tout le littoral occidental du continent américain depuis Monterey, par le 37e degré de latitude jusqu'au 48e degré nord, et déterminé la direction générale de la côte occidentale des îles qui couvrent le continent entre le 48e et le 58e degré.

Le troisième voyage du capitaine Cook s'exécuta 1776
en 1776; il eut pour objet de s'assurer s'il existait un passage au nord-ouest ou au nord-est. Il partit de Plymouth le 12 juillet 1776, monté sur le navire *la Résolution*, accompagné par *la Découverte*, aux ordres du capitaine Charles Clarke, et muni de tous les instruments nécessaires pour un pareil voyage. Il déploya dans cette occasion une habileté, un esprit de persévérance, une hardiesse d'entreprise qui ont justement rendu son nom célèbre parmi les na-

vigateurs auxquels la science géographique est redevable d'importantes découvertes.

Les instructions que reçut le capitaine Cook, du conseil de l'amirauté, prouvent explicitement que l'unique objet de son voyage était de découvrir une route de l'Inde plus directe que celle du cap de Bonne-Espérance ou du cap Horn, par un passage supposé entre les deux océans, et non de fonder des établissements dans l'Orégon. Ces instructions sont en effet très-précises : elles disent que le commandant de cette expédition devra faire route aussi directement que possible pour les *Côtes de la Nouvelle-Albion* qu'il reconnaîtra par le 45e degré, sans se laisser distraire de son but par l'idée de découvrir de nouvelles terres ou de relâcher dans aucun des établissements espagnols ; qu'il devra mouiller dans un des ports de la Nouvelle-Albion qu'il jugera le plus accessible sur sa route, pour s'y rafraîchir et continuer dès lors son voyage jusqu'au *soixante-cinquième degré nord* ou même plus loin s'il n'en est pas empêché par les terres ou les glaces ; mais qu'il doit surtout éviter de perdre aucun temps à reconnaître ou explorer aucune rivière, baie, rade ou débouché jusqu'au point de sa destination où l'on désire qu'il puisse arriver en juin, afin d'avoir tout le temps d'examiner dans ces parages les rivières, baies ou débouchés qui paraîtraient présenter, par leurs dimensions, une importance suffisante pour être considérés comme pouvant servir de voie de communication avec les baies d'Hudson ou de Baffin.

Les ordres du capitaine Cook se terminaient par

l'injonction de prendre possession, au nom de la Grande-Bretagne, du pays où se trouverait ce débouché, pourvu, toutefois, que les terres n'aient pas déjà été visitées ou découvertes antérieurement ou qu'elles fussent inhabitées.

Remarquons aussi ici que le nom de *Nouvelle-Albion*, cité dans les instructions, n'est employé cependant que pour désigner la partie de la côte occidentale de l'Amérique vers laquelle l'expédition devrait se diriger, mais non pour impliquer la propriété réclamée par la Grande-Bretagne.

Cooke se rendit par le cap de Bonne-Espérance 1777
et la mer du Sud à l'océan Pacifique; il employa près d'une année à examiner la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Zélande, les îles de l'Amitié, de la Société et autres lieux dans ces parages. Au commencement de 1778, il fit route vers le nord lorsque sa première découverte, le 18 janvier, fut l'île d'*Atooi* ou *Kanoi*, par le 20e degré, une des îles du groupe qu'il nomma *Iles Sandwich* en l'honneur du premier lord de l'amirauté.

Le 7 mars 1778 Cook se trouva par le *quarante-* 1778
quatrième degré *dix minutes* de latitude nord sur les côtes du nord-ouest; des vents adverses l'ayant fait rétrograder au sud-ouest, il eut l'occasion d'examiner plus soigneusement quelques points de ce littoral déjà visités par les Espagnols.

Les vents étant redevenus favorables, il reprit sa course vers le nord-ouest, et reconnut le golfe de *Nootka*, déjà exploré en 1774 et nommé *San-Lorenzo* par Juan Perez. Le capitaine Cook relâcha dans un

des ports dont abonde ce détroit, visita les indigènes, représentés comme anthropophages, et retrouva entre leurs mains des instruments en fer et deux couverts en argent, ainsi que des objets en cuivre, provenant évidemment des relations antérieures que ces naturels avaient eues avec des Européens. Il changea le nom de ce golfe en celui de *Détroit du Roi-George*.

Ayant repris la mer, il remonta au nord vers le 55ᵉ degré, aperçut les terres hautes déjà vues en 1775 par Bodega et appelées par ce navigateur *Mont San-Jacinto;* il leur donna le nom de *Mont Edgecumb* ; il donna également le nom de *Baie des Iles* au port *Remedios* des Espagnols.

Il s'avança ensuite par le 57ᵉ degré, reconnut *Mont Fairweather*, puis le *Mont Saint-Elias*, décrit par Bering, et commença de ce point ses recherches d'un passage au nord-ouest ; il visita les îles *Shumagin* de Bering, l'île *Unalashka* de l'archipel Aleutian ; atteignit le 65ᵉ degré 46' qu'il nomma *Cap Prince-de-Galles;* traversa alors à l'ouest où il reconnut également le cap *Tchuquetehoi*, extrémité orientale du détroit de Bering. S'étant alors avancé au delà de cette mer vers le nord, il parvint sur la côte d'Amérique jusqu'au 70ᵉ degré 20', et sur la côte d'Asie jusqu'au 68ᵉ degré 56'.

Ayant été ainsi arrêté dans sa course au nord par la présence des glaces, il se détermina, à cause de l'état avancé de la saison, à regagner une latitude plus méridionale; il repassa dans le détroit de Bering, et, le 3 octobre, relâcha dans la rade de *Samagaouda* sur le côté nord d'Unalashka.

Il quitta Unalashka le 27 octobre, et découvrit en novembre les îles Owyhee et Momee (Hawaü et Manai), les deux plus grandes des îles Sandwich, où ce brave et généreux navigateur fut assassiné par les indigènes le 16 février 1779.

Nous devons faire observer ici que du voyage du 1779
capitaine Cook, il n'est rien résulté qui ait pu donner de nouveaux droits à l'Angleterre sur quelques points du continent américein, car il n'a vu, au sud du mont Edgecoubt, que des lieux déjà observés et reconnus par Perez, Bodega et Heceta, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment, et, au nord de ce cap, que des lieux désignés par les navigateurs russes.

Toutefois le capitaine Cook a eu l'incontestable mérite de déterminer plus exactement la position relative des côtes nord-est et nord-ouest des deux continents d'Asie et d'Amérique, ainsi que la configuration précise de leur littoral.

Avant de procéder plus avant dans notre récit, signalons quelle était, à cette époque, la situation respective des parties réclamant des titres de propriété sur les côtes du nord-ouest et le territoire en dépendant.

La France, ainsi que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le faire observer dans le cours de ce précis historique, avait pris possession du Saint-Laurent et du Mississipi ; elle étendait donc sa domination sur tout le vaste territoire qu'arrosent ces deux bassins, y compris la chaîne des lacs, n'ayant à l'est que les provinces anglo-américaines de l'Atlan-

tique, et s'étendant ensuite indéfiniment vers l'océan Pacifique et les possessions espagnoles.

L'Angleterre avait alors en possession tout le territoire sur le littoral de l'Atlantique, depuis le Saint-Laurent jusqu'aux Florides ; elle étendait également ses prétentions à l'ouest indéfiniment en opposition avec les droits de la France. Elle s'était aussi établie sur la baie d'Hudson, basant de nouvelles prétentions sur le territoire à l'intérieur jusqu'à la mer Pacifique.

Quant à l'Espagne, maîtresse du Mexique, de la Californie, du Nouveau-Mexique et des Florides, elle étendait ses droits de souveraineté sur tout le territoire compris entre l'océan Pacifique, le golfe du Mexique et la Pointe de la ploride sur l'Atlantique à l'est.

1783 Telle était la position des parties en 1783, lorsque le traité de Paris du 3 septembre, communément appelé *traité de paix*, vint apporter de profondes modifications à cette situation respective.

L'Angleterre reconnut alors la liberté, la souveraineté et l'indépendance des Etats-Unis ; par cet acte solennel, elle renonça à tous ses droits de souveraineté sur le territoire occupé par l'Union américaine et sur celui qui en relevait ; elle créa donc ainsi de fait le premier titre des Américains à la possession des territoires occidentaux.

Mais remarquons encore ici un acte significatif de la double politique constamment suivie par l'Angleterre dans ses rapports internationaux : au moment où la Grande-Bretagne semble renoncer par un acte

solennel à ses prétendus titres de possession des territoires occidentaux relevant des Etats-Unis, elle autorise par une sanction législative la création à Montréal d'une nouvelle association, sous le nom de compagnie du nord-ouest, ayant pour but de faire le commerce des pelleteries dans ces mêmes districts, dissimulant ainsi, sous le masque des opérations commerciales d'une compagnie, des intentions hostiles qu'elle se réserve plus tard d'appuyer de l'autorité de sa force, si ses intérêts le réclament.

De ce jour aussi deux compagnies puissantes se trouvèrent en rivalité d'intérêt pour le commerce des pelleteries en Amérique, quoique leurs opérations dussent être renfermées dans un territoire respectif réservé à chacune d'elles. Et pendant un certain temps elles se firent une concurrence active; souvent même leurs agents en vinrent aux mains et se livrèrent des combats acharnés. Mais leurs efforts collectifs furent désastreux pour les intérêts américains, dont les portes frontières furent trop souvent le théâtre de violences et de scènes sanglantes de la part des Indiens excités sous main contre eux, autant par la jalousie et la cupidité de ces deux compagnies que par la haine de la métropole contre les Etats-Unis.

Les résultats du voyage du capitaine Cook furent 1785
publiés en 1781. A cette époque, le commerce de la Pacifique était partagé entre deux compagnies anglaises : celle de la mer du Sud et celle des Indes orientales. Les bâtiments de la première ne pou-

vaient se rendre dans l'océan Pacifique, pour y faire le commerce des fourrures ou s'y livrer à la pêche, que par le cap Horn ou le détroit de Magellan ; ceux de la seconde devaient se rendre pour la même destination par le cap de Bonne-Espérance. Tous les bâtiments anglais n'appartenant pas à une de ces compagnies étaient exclus de naviguer dans ces mers pour cet objet.

Aussi arriva-t-il que plusieurs sujets anglais, qui voulaient se livrer au commerce des fourrures, alors très-avantageux à cause des marchés de la Chine où elles étaient en grande demande, furent obligés de s'engager sous pavillons étrangers et, de fait, de se dénationaliser.

Au nombre des aventuriers anglais qui des premiers entreprirent, sous pavillons étrangers, de se rendre sur les côtes de la mer Pacifique, l'on remarqua Jacques Hanna qui visita le détroit de Nootka en 1785, sous pavillon portugais. Il y fit un commerce avantageux avec les naturels, et tenta, en 1786, un second voyage qui n'eut pas le même résultat.

Dans le cours de cette année, on chercha à établir un commerce direct entre Macao et le Kamtschatka: ces tentatives échouèrent.

Les capitaines Lowrie et Guire firent aussi quelques voyages à la côte occidentale de Bombay, et Méares et Tippling sur celle de Calcutta, sous le pavillon de la compagnie des Indes orientales.

1786 Avant de procéder sur les suites du voyage de Méares, nous rappellerons que l'expédition de

notre infortuné compatriote Jean-François Garaup de Lapeyrouse eut lieu en 1785, qu'il visita, en juin 1786, le mont Saint-Élias et la côte américaine, entre le 50e et 54e degré de latitude, et vint relâcher au port Monterey où il fit de nouvelles observations scientifiques, et le 24 septembre de la même année il quitta ce port pour ne plus revoir la terre.

Le capitaine Méares ayant pénétré dans le golfe de Nootka, y hiverna de 1786 à 1787, et à cet effet obtint du chef de la tribu qui habitait cette côte l'autorisation d'élever quelques huttes et magasins pour y abriter ses hommes et y déposer ses marchandises. Il perdit dans cet hiver la moitié de son monde par le scorbut.

Les principaux lieux de la côte occidentale visités dans ces temps en vue du commerce des fourrures étaient : le détroit de Nootka ou du Roi-George ; le détroit de Norfolk ; le port de la Guadeloupe, près du mont San-Jacinto ; le détroit du Prince-William et la rivière de Cook.

Une nouvelle association s'étant formée à Londres, en 1785, sous le nom de Compagnie du détroit du Roi-George, elle envoya une expédition sous le commandement des capitaines Portlock et Dixon pour faire exclusivement le commerce entre la côte du nord-ouest et la Chine.

En 1786 les bâtiments de cette compagnie visitèrent le détroit de Nootka ; mais la saison étant trop avancée, ils furent obligés de relâcher aux îles Sandwich pour y hiverner.

En 1787 ils visitèrent de nouveau la rivière de 1787

Cook et le détroit du Prince-William où ils trouvèrent le capitaine Méares dont le navire était pris dans les glaces et l'équipage réduit de moitié par les maladies.

Le capitaine Dixon continua alors seul son voyage à l'est du mont Jacinto ou Edgecomb, et appelé par Bodega *Port Remedios ;* il changea ce nom en celui de Détroit de Norfolk, malgré que la relation de ce voyage, publiée en Angleterre en 1781, lui fût connue. Il réclama avec la même impudeur avoir découvert la côte occidentale au midi du 54e degré, parce que, disait-il, le capitaine Cook ne l'avait pas vue lui-même, quoique ce célèbre navigateur en eût rendu compte comme d'une découverte antérieure due aux Espagnols.

Le capitaine Dixon ayant appris des naturels que la terre sur laquelle il avait débarqué était détachée de la côte ferme par un bras de mer, il lui donna le nom d'*Ile de la Reine-Charlotte* et distingua par l'appellation de *Canal Dixon* l'entrée qui conduit par le nord au détroit intérieur.

Le capitaine Duncan, envoyé par la même compagnie, en 1787, visita le détroit du Prince de Galles, le parcourut en entier et y découvrit un nombre considérable d'îles auxquelles il donna la dénomination d'archipel du Prince-Royal.

Dans la même année, le capitaine Berkeley, commandant un navire de la compagnie autrichienne des Indes, relâcha dans le détroit précédemment découvert par Juan de Fuca.

En 1788, les Portugais, qui faisaient alors un

commerce actif de fourrures entre la côte du nord-ouest et la Chine, envoyèrent de Macao deux bâtiments sous leur pavillon, mais sous les ordres de deux officiers anglais, John Meares et William Douglas, qui s'étaient acquis une certaine réputation dans de précédents voyages à la même côte.

Ces deux navigateurs, par le fait même de leurs commissions portugaises, et en se trouvant sous pavillon portugais, avaient perdu leur qualité de citoyens de la Grande-Bretagne; dès lors, tous leurs actes officiels remontaient, quant aux conséquences légales à en tirer, à la couronne sous la protection de laquelle ils se trouvaient embarqués.

Douglas visita la rivière de Cook; Meares se rendit directement au détroit de Nootka, où l'équipage s'occupa immédiatement de construire une petite embarcation pour faire la traite le long des côtes avec les naturels. Voulant mettre à profit ce délai pour reconnaître le littoral au sud, Meares entra en arrangement avec un des chefs des tribus riveraines, et en obtint la permission d'élever une maison pour l'usage des hommes qu'il comptait laisser derrière lui pendant son absence.

A son retour, Meares retrouva Douglas et son petit bâtiment entièrement achevé; on lui donna le nom de *North-West-America*. Il revint en Chine avec une cargaison de fourrures, et laissa des ordres pour que les deux autres bâtiments se rendissent aux îles Sandwich pendant l'hiver et revinssent au détroit de Nootka au printemps.

Dans les mêmes années, les Américains commen- 1787

cent aussi à porter leurs vues sur le riche commerce qui tendait à s'établir entre les côtes du nord-ouest et la Chine. La ville de Boston, qui fut toujours distinguée pour son esprit d'entreprise, fit alors les frais d'une expédition commerciale, dont MM. Joseph Barrell, Samuel Brown, Charles Bulfinch, John Darby, Growell Hatch et John M. Pintard furent les principaux armateurs. Cette expédition se composa de deux bâtiments : du trois-mâts *le Colombia*, de deux cent vingt hommes, capitaine John Keudrick, et du sloop *Lady Washington*, de quatre-vingt-dix tonnes, capitaine Robert Gray, qui mirent à la voile le 1er octobre 1787.

1788 *Le Washington* arriva le premier en vue de la côte du nord-ouest en août 1788, par le 46e degré, et fut très-près de se perdre sur les brisants à l'entrée d'une rivière où Gray tenta de pénétrer. Attaqué par les indigènes sur ce point, il eut un homme de son équipage tué et un autre blessé ; il fit route au sud-ouest, et arriva le 17 septembre dans le détroit de Nootka. *Le Colombia* arriva peu de jours après.

Ce ne fut qu'après l'arrivée des deux navires américains que les deux bâtiments de Meares quittèrent cette rade pour aller hiverner aux îles Sandwich, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu.

Sur ces entrefaites, le gouvernement espagnol jugeant enfin de l'importance et du développement que le commerce des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique prenait par ses nouveaux rapports ouverts avec la Chine, commença à prendre ombrage aux diverses tentatives faites par plusieurs

nations de s'établir sur cette côte, en dépit de ses titres et de ses droits primitifs. Il expédia, en 1788, de San-Blas, deux navires, sous les ordres respectifs de Estevan Martinez, qui avait été pilote de Juan Perez en 1774, et de Gonzalo Haro. Ces deux navires jetèrent l'ancre dans les eaux du détroit du Prince-William, le 25 mai 1788. Haro visita les établissements russes de Codiak, et Martinez explora le détroit du Prince-William. Ils firent ensuite route ensemble le long de la côte orientale de la première rade d'Alieska jusqu'à Unaloshka, la plus grande des îles aleutiennes, et retournèrent au port San-Blas.

En mai 1789, Martinez prit possession, au nom 1789
de la couronne d'Espagne, du détroit de Nootka, ainsi que des bâtiments qui y étaient engagés à faire le commerce avec les naturels ; il remplaça le drapeau anglais par celui de l'Espagne, et maintint ainsi la suprématie des droits de Sa Majesté Catholique sur tout le littoral américain des bords de l'océan Pacifique, depuis le cap Horn jusqu'au 60e degré de latitude nord.

Enfin il se rendit au Mexique avec ses trois prises, *l'Argonaute, la Princesse-Royale* et *le North-West-America* alors confiés aux ordres de Viana et de Douglas.

Ces actes d'autorité eurent lieu dans la baie de Nootka en présence des navires américains *le Colombia* et *le Washington* dont les officiers n'eurent qu'à se louer de leurs rapports avec les commandants espagnols.

Cet acte de pouvoir et d'autorité de l'Espagne 1790

créa entre les deux gouvernements de grandes difficultés qui ne purent être arrangées que par la convention conclue en 1790, dite *Convention de Nootka*, et par laquelle l'Espagne consentit à restituer toutes les propriétés saisies aux Anglais, et leur accordait en outre une indemnité de 1 million de francs.

Voici, du reste, la substance des principaux articles de ce traité :

Il fut convenu, par le 1er et le 2e article, que les constructions et les terres sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, dont des sujets anglais avaient été dépossédés par un officier espagnol, *au mois d'avril* 1789, seraient restituées; qu'en outre réparation équitable serait offerte pour tous actes de violence ou d'hostilité commis par les citoyens de chaque pays contre les citoyens de l'autre *postérieurement au mois d'avril* 1789; et dans le cas où des sujets des partis dénoncés auraient été, *depuis cette période*, dépossédés par force de leurs terres, bâtiments ou autres propriétés sur la côte américaine, ils seraient réintégrés dans tous leurs droits avec une juste indemnité pour leurs pertes.

Le 3e article stipulait qu'à l'avenir les sujets des deux pays ne seraient point inquiétés soit pendant leur navigation ou dans leur pêcherie de la mer du Sud ou océan Pacifique, ou dans leur débarquement sur des points du littoral non occupés en vue d'y fonder des établissements ou pour commercer avec les naturels.

Les deux gouvernements nommèrent des commissaires qui reçurent mission de se rendre à la rade

de Nootka pour y déterminer l'importance des indemnités à allouer et l'étendue des propriétés à restituer aux sujets anglais.

Cette mission fut confiée par le gouvernement anglais au capitaine Vancouver, qui reçut en outre de l'amirauté des ordres spéciaux d'examiner toute la côte américaine depuis le 35e jusqu'au 60e degré nord, de juger de l'étendue des établissements déjà formés sur cette côte par des nations européennes; enfin de s'assurer s'il existait un passage navigable entre les deux océans, Atlantique et Pacifique, par le nord.

Le gouvernement espagnol donna ses pleins pouvoirs à Quadra.

Pendant ces deux dernières années, le capitaine américain Metcalf, de New-York, visita avec ses deux fils les côtes du nord-ouest, avec deux navires, dont une petite goëlette, *la Belle-Américaine*, qu'il avait achetée à Canton. Cette goëlette fut saisie dans le détroit de Nootka par le commandant espagnol Martinez, mais rendue peu de temps après à son propriétaire. *La Belle-Américaine* ayant eu tout son équipage détruit par les indigènes de Kawaihas, une des îles Sandwich, Metcalf se détermina à retourner aux Etats-Unis.

A la même époque, le capitaine Billings fit un voyage à la côte du nord-ouest pour les Russes; Quimper et Alexandre Malaspina pour les Espagnols, et le capitaine Marchand, de Marseille, pour le compte d'une compagnie française.

Enfin un grand nombre de bâtiments anglais et

américains se livrèrent avec activité au commerce des côtes du nord-ouest. Parmi les Anglais, le capitaine Brown paraît s'être le plus distingué par les renseignements utiles qu'il fournit sur cette côte à Vancouver lui-même.

Cependant, l'expédition américaine était rentrée à Boston après un voyage peu fructueux; mais ses intelligents armateurs, loin de se laisser décourager par ce premier résultat, se décidèrent à réexpédier aussitôt *le Colombia* aux côtes du nord-ouest, pour y poursuivre leur commerce et de nouvelles tentatives de découvertes.

1790 Le capitaine Gray reprit la mer en mai 1790; il fut suivi par le capitaine Joseph Ingraham, son second, monté sur un brick de soixante-dix tonnes; deux autres navires, *le Hancock*, capitaine Crowel, et *le Jefferson*, capitaine Robert, firent partie de l'expédition. New-York envoya, dans la même année, le capitaine Magee sur *le Margaret*.

Ingraham découvrit, pendant sa navigation dans la Pacifique, entre le 8e et le 18e parallèle de latitude, un groupe d'îles auxquelles il donna les noms de *Washington*, *Adams*, *Franklin*, *Knox*, *Fédéral* et *Lincoln*.

1791 Le capitaine Gray arriva dans la Pacifique au printemps de 1791, reconnut le cap Mendocino, d'où il fit route, le long de la côte, pour la baie de Nootka. Il remarqua, par la latitude 42e degré, une espèce d'embouchure de fleuve, où il tenta vainement d'entrer, tant était grande la force du courant qui en sortait.

Le 15 juin, il jeta l'ancre dans le port de Clycquet, dans le détroit de Nootka, examina la côte entre le 54e et le 56e degré, pénétra plus de dix lieues dans le détroit, qu'il nomma canal de Massachussets, et revint hiverner au port de Clycquet, où, ayant acheté des terres aux indigènes, il éleva le fort *Défiance*, et construisit la goëlette *l'Entreprise*.

Dans la même année, le capitaine américain Kendrick acheta, de quelques chefs indiens, des terres sur le détroit de Nootka. Les propriétaires de ce bâtiment cherchèrent, sans succès, en 1793, à vendre ces terres en Angleterre. Le capitaine Kendrick perdit la vie dans une des îles Sandwich, et son navire ne revint jamais aux Etats-Unis.

Au printemps 1792, le capitaine Gray reprit de 1792
nouveau la mer sur *le Colombia ;* il cingla vers le sud-ouest, tandis que le capitaine Harwell, son second, se dirigea, sur la goëlette *l'Aventure*, vers l'île Charlotte. Gray rencontra, le 29 avril, près de l'embouchure du détroit de Juan-de-Fuca, Vancouver, qui était parti d'Angleterre en janvier 1791 sur *la Découverte*, et accompagné par le lieutenant R. Broughton, sur le brick *le Chatham*. Il lui communiqua les détails de ses découvertes sur les côtes, le long desquelles Vancouver avait navigué sans faire aucune observation, et lui annonça qu'il était entré dans un détroit par le 54e degré et demi nord, et l'avait remonté jusqu'au 56e degré sans avoir aperçu sa fin.

Déterminé à s'assurer de la nature des découvertes antérieurement observées par lui, le capitaine Gray cingla très-près des côtes, en se dirigeant au sud-

ouest, et le 7 mai on signala de nouveau de son bord les mêmes brisants vers la côte précédemment vue par le 46° 58' nord. Bientôt on s'assura que ces apparences de l'entrée d'un grand fleuve étaient réelles; il manœuvra alors pour en franchir l'entrée et y parvint heureusement, y pénétra et y mouilla. La baie où il jeta l'ancre reçut le nom de rade de Bulfinch, en l'honneur d'un des propriétaires.

Le 11, à sept heures et demie, il franchissait la barre du grand fleuve de l'Orégon, qu'il appela *Colombia*, du nom du bâtiment qu'il montait; il s'avança dans cette rivière pendant une certaine distance, et reconnut qu'elle déchargeait une immense quantité d'eau fraîche à la mer; il y séjourna jusqu'au 20, temps pendant lequel il effectua plusieurs débarquements pour reconnaître les atterrages.

Au capitaine Robert Gray revient donc de fait l'honneur de la découverte de l'Orégon et d'avoir, le premier, navigué dans ses eaux, comme aussi d'avoir rempli les conditions nécessaires pour établir les titres des Américains à la découverte et prise de possession de ce fleuve américain. Il donna un nom au fleuve, en releva l'entrée, et désigna la pointe septentrionale de son embouchure par le nom de cap *Hencock*, précédemment appelée par Meares, en 1788, cap *Désappointement*, et la pointe méridionale par le nom de cap *Adams*.

Ayant effectué cette découverte, Gray fit voile vers la côte est de l'île de la Reine-Charlotte, où son navire toucha sur un rocher qui lui causa de grandes avaries. Il parvint cependant heureusement au dé-

troit de Nootka, où arriva presqu'en même temps son second, le capitaine Ingraham. Le capitaine Gray communiqua officiellement le résultat de sa découverte au commandant espagnol Quadra, et en septembre retourna, avec le capitaine Ingraham, aux Etats-Unis.

En vue de l'exécution de la mission qui lui avait été confiée par son gouvernement, Quadra interrogea le capitaine américain Gray sur la nature des transactions, à sa connaissance, qui pouvaient avoir eu lieu entre les Anglais et les chefs indiens, pour l'acquisition de terres, et leurs droits d'élever des constructions sur la baie de Nootka. Le capitaine Gray répondit que lui et les siens avaient eu de fréquents rapports avec le chef de la tribu indienne Maquinna pour plus de neuf mois ; mais qu'il n'avait jamais eu connaissance que les Anglais eussent acheté des terres des Indiens, et que la seule construction qu'ils aient vue à leur arrivée, était une cabane de sauvage qui avait été détruite longtemps avant l'arrivée des Espagnols.

Le commandant portugais Vienna confirma ces dépositions.

D'après ces témoignages, le commissaire espagnol se crut fondé à soutenir que les Anglais n'avaient aucun droit à des restitutions d'aucun genre.

En conséquence, Quadra fit une communication dans ce sens à Vancouver dès son arrivée sur la rade de Nootka. Néanmoins, pour témoigner de son désir de terminer leurs différends à l'amiable, il proposa de céder, pour le présent, aux Anglais, les ter-

rains sur lesquels Meares s'était établi en 1788, et de leur abandonner en outre les constructions élevées depuis par les Espagnols, ainsi que les terres cultivées par eux, et d'attendre la décision de leur gouvernement respectif sur les prétentions soulevées par les Anglais.

Quadra ne put s'entendre avec Vancouver sur l'interprétation que ce dernier prétendait donner aux termes de la lettre du comte Florida Blanca. Vancouver soutenait que la Grande-Bretagne avait droit de domination absolue, par le fait même des ordres du ministre espagnol, sur tout le territoire arrosé par le golfe de Nootka : Quadra, au contraire, maintenait que l'Angleterre n'avait droit qu'à la restitution de la propriété des parcelles de terres achetées par Meares aux Indiens et des cabanes qu'il avait pu y élever.

Les deux commissaires se séparèrent donc sans que la remise officielle pût avoir lieu. Nootka continua d'être considéré comme port espagnol ; mais les Anglais en conservèrent la possession de fait !

Sur les renseignements reçus du capitaine Gray, Vancouver envoya, en octobre 1792, le capitaine Broughton reconnaître l'entrée du grand fleuve découvert par Gray ; il réussit dans cette expédition ; reconnut la rade de Bulfinch, entra dans la Colombia, débarqua sur son rivage et en prit possession au nom de son souverain, tout comme si ce pays fût resté inconnu jusqu'à son arrivée ; prétendant d'ailleurs que Gray n'y était point entré comme lui, mais avait pris une large baie pour l'entrée de ce fleuve.

Vancouver poursuivit sa route vers le nord-ouest, entra dans le détroit de Juan de Fuca et le traversa en entier ; il s'assura ainsi de l'exactitude de la description que le pilote grec Juan de Fuca avait faite de ces lieux. Cette circonstance contribua à maintenir le nom du célèbre pilote pour désignation de ce détroit.

Toutefois, ce navigateur donna au territoire entier arrosé par les eaux du détroit de Juan de Fuca le nom de *Nouvelle-Georgie*, et prit possession de toute cette partie du continent américain, sur les côtes du nord-ouest et des îles adjacentes au nom de son souverain, et donna à tous ces points de nouveaux noms commémoratifs de la famille royale, des ministres, du parlement, de l'armée et de la marine de la Grande-Bretagne.

Par les détails circonstanciés que je viens de rappeler sur la découverte et les établissements formés sur les côtes du nord-ouest, il reste démontré, je pense, d'une manière incontestable qu'aucun des points de cette côte ou des îles adjacentes n'a jamais été occupé par les Anglais antérieurement à la fondation par les Espagnols, en mai 1789, du port de la baie de Nootka.

L'abandon ultérieur de la propriété de la baie de Nootka fait, en 1795, aux Anglais par les Espagnols, n'emporte avec lui, du reste, suivant le 3e et le 5e article de la convention intervenue à ce sujet, que des droits, communs avec les Espagnols, à débarquer et commercer sur des points de la côte au nord du port de San-Francisco.

Nous avons suivi scrupuleusement, dans leur or-

dre chronologique, les diverses expéditions qui ont été tentées ou faites en vue de reconnaître les côtes du nord-ouest ou d'y fonder des établissements. Nous résumerons, dans le même ordre et dans le même esprit, la série de voyages faits à l'intérieur dans le même but.

Nous ferons remarquer qu'en vue de s'assurer le monopole du commerce des fourrures dans les régions nord-ouest de l'Amérique, la célèbre compagnie de la baie d'Hudson s'était adjoint de nouvelles recrues, en 1784, parmi les Canadiens, sous la dénomination de compagnie du *Nord-Ouest* de Montréal. Elle absorba, de la même manière, plusieurs autres associations formées ultérieurement dans les mêmes intentions.

Toutefois la compagnie du *Nord-Ouest* retint sa constitution séparée pendant quelques années. Dans l'origine, le capital de cette compagnie fut d'abord divisé en seize actions ; puis porté plus tard à vingt ; enfin à quarante. Une certaine portion de ces actions appartenait aux *agents* résidants à Montréal, qui fournissaient les capitaux nécessaires à l'exploitation. Le reste des actions était réparti entre des *propriétaires* ou *partners*, qui étaient chargés de l'administration des affaires de la compagnie aux postes ou forts dans l'intérieur, et des employés ou *commis*, trafiquant directement avec les Indiens.

Les employés ou *commis* étaient, pour la plupart, de jeunes Écossais entrés au service de la compagnie pour cinq ou sept ans. A l'expiration de ce terme d'apprentissage ils étaient admis dans la compagnie comme propriétaires.

Les employés subalternes, tels que *guides*, *interprètes* ou *voyageurs*, étaient recrutés parmi les Canadiens. Les voyageurs servaient à la fois comme porteurs et comme bateliers sur les rivières. Tous ces employés étaient retenus dans les intérêts de la compagnie par l'espoir d'avancement.

Les agents importaient de l'Angleterre les marchandises pour trafiquer avec les Indiens ; celles-ci étaient ordinairement arrangées en ballots de 45 à 50 kilogrammes. Les pelleteries envoyées en échange étaient du même poids à peu près.

Il s'écoulait, d'ordinaire, quatre ans entre le temps où un ordre était donné par les résidents en Amérique et sa réalisation.

Alexandre Mackensie, un des propriétaires, commandant au fort Chipewyan, un de ses postes sur le lac Athabosca, entreprit, en 1789, pour le compte 1789
de cette compagnie, un des plus aventureux voyages à la recherche, par terre, des rivages de l'océan Pacifique.

Le lac Athabosca, sur les rives duquel était établi le poste où résidait Mackensie, a près de 200 milles de large de l'est à l'ouest, et 13 milles de largeur moyenne ; il est situé vers le 59e degré nord, à moitié route entre l'océan Pacifique et la baie d'Hudson.

Mackensie s'embarqua, en juin, sur la *Rivière des Esclaves*, entra dans le grand lac des Esclaves, et découvrit une grande rivière à laquelle il donna son nom ; puis descendit le cours de cette rivière, pendant près de 900 milles, dans la direction du nord-

ouest, jusqu'à son débouché à la mer; trois mois après, en septembre, il était de retour au fort Chipewyan.

1792 En 1792, Mackensie entreprit son second voyage pour le compte de la compagnie du nord-ouest, à la recherche des sources de la Colombia, et dans le but d'étendre le champ de ses opérations commerciales avec les Indiens au delà des montagnes Rocheuses. Il se mit en route le 10 octobre, remonta l'Unjegala ou rivière de la Paix, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, où il hiverna. En juin, il reprit le cours de son voyage, continuant de remonter cette rivière jusqu'à ses sources par le 54e degré, traversa un partage d'un demi-mille, et s'embarqua sur une autre rivière appelée par les Indiens *Tacontahutessee*, ou la rivière *Frasier*, et la descendit pendant environ 210 milles, croyant être sur la Colombia; mais les difficultés de la navigation devinrent telles, qu'il fut obligé d'abandonner le cours de cette rivière, et de chercher à gagner par terre, en suivant une direction sud-ouest, les rivages de l'océan Pacifique,
1793 qu'il atteignit, le 22 juillet 1793, par le 22-23° 43' au nord de l'île de Quadra et Vancouver, à environ cent cinquante lieues au nord, par conséquent, de l'embouchure de la Colombia, et un peu plus d'un an après que Robert Gray était arrivé lui-même à l'embouchure de ce fleuve et l'avait exploré.

La rivière prise par Mackensie pour la Colombia n'était autre que le Frasier, qui a ses sources plus au nord et vient se jeter dans le détroit de Juan de Fuca près du canal Puget.

Mackensie retourna à son poste plus directement et y arriva en août.

Malgré l'authenticité de ces faits, les Anglais n'ont jamais hésité à affirmer que Mackensie était le premier voyageur qui eût découvert et exploré le cours supérieur de la Colombia.

En 1794, Trudeau, citoyen de Saint-Louis, fit, 1794
sous le gouvernement espagnol, un voyage vers les montagnes Rocheuses. Vers la même époque et sous le même gouvernement, Manuel Lisas faisait avec le nord-ouest un commerce avantageux de fourrures.

Les Russes commencèrent à tourner leurs vues sur le commerce profitable des pelleteries, en Amérique, vers cette époque, et tentèrent de fonder sur le littoral du nord-ouest le célèbre établissement de Sitca en 1799. Détruit par les indigènes, il fut re- 1799
fondé en 1803 en même temps que ceux de Unalashka et Kodiak.

Le gouvernement russe envoya alors une expédition vers les côtes du nord-ouest dans le but de donner à ses établissements d'Amérique tout le développement dont ils étaient susceptibles. Cette expédition fut confiée aux capitaines Krusenstern et Lisiensky, qui firent un voyage de circumnavigation et retournèrent à Crosntadt en août 1806.

Les Russes, réclamant alors droit de souveraineté sur toute la côte nord-ouest du continent américain depuis le détroit de Bering jusqu'à l'embouchure de la Colombia, voulurent imposer aux navigateurs et trafiquants américains certaines restrictions sur les droits que ces derniers revendiquaient de commer-

cer librement avec les indigènes le long de cette côte. Des négociations furent entamées à ce sujet entre le gouvernement russe et M. Adams, l'envoyé américain à Saint-Pétersbourg. Mais jamais le gouvernement américain ne voulut concéder aucun de ses justes droits au gouvernement russe.

1803 Nous approchons maintenant de l'époque la plus importante de l'histoire de l'accroissement de prospérité de la république américaine, celle où, par un de ces revirements inexplicables de la fortune, le gouvernement français se crut obligé de confier à d'autres mains les destinées d'une de ses plus brillantes colonies. La cession de la Louisiane aux États-Unis eut lieu le 3 avril 1803.

Par ce trop célèbre traité les États-Unis devinrent les héritiers légaux des droits et prétentions de la France sur les vastes régions de l'occident à l'ouest du Mississipi.

Jetons, en effet, un coup d'œil rétrospectif sur la filiation des faits relatifs aux possessions de la France sur le continent américain. Nous trouvons d'abord que Louis XV avait accordé en 1712 à Antoine Crozat le monopole commercial sur tout le territoire dit de la Louisiane, par un édit qui porte la date du 14 septembre.

Ce décret est ainsi conçu :

« Nous avons, par ces présentes, signées de notre main, établi et établissons ledit sieur Crozat, pour faire seul le commerce dans toutes les terres par nous possédées et bornées par le Nouveau-Mexique et par celle des Anglais de la Caroline, tous les éta-

blissements, ports, havres, rivières et principalement le port et havre de l'île Dauphine, appelée autrefois de Massacre, le fleuve Saint-Louis, autrefois appelé Mississipi, depuis le bord de la mer jusqu'aux Illinois, ensemble la rivière Saint-Philippe, autrefois appelée du Missouri, et Saint-Hiérosme, autrefois appelée Ouabash, avec tous les pays, contrées, lacs dans les terres, et les rivières qui tombent directement ou indirectement dans cette portion du fleuve Saint-Louis. Voulons que lesdites terres, contrées, fleuves, rivières et îles, soient et demeurent comprises sous le nom du gouvernement de la Louisiane qui sera dépendant du gouvernement général de la Nouvelle-France, auquel il demeurera subordonné; et voulons en outre que toutes les terres que nous possédons depuis les Illinois soient réunies en tant que besoin est au gouvernement général de la Nouvelle-France et en fassent partie; nous réservant néanmoins d'augmenter, si nous le jugeons à propos, l'étendue du gouvernement dudit pays de la Louisiane. »

Crozat renonça à ce privilége en 1717, et le pays d'Illinois fut adjoint à la Louisiane, qui fut concédée à la compagnie des Indes orientales, mais mieux connue sous le nom de compagnie du Mississipi ou de Law. Cette compagnie conserva ses titres et droits de possession jusqu'en 1732, époque à laquelle retour en fut fait à la couronne de France. Toutes ces contrées furent alors administrées comme une province française jusqu'en 1763, où elles passèrent sous la domination espagnole. Rétrocédées de nou-

veau, en 1795, à la France, elles furent finalement vendues aux Etats-Unis en 1803.

Immédiatement après cette importante acquisition, le gouvernement fédéral de l'Union s'occupa de faire reconnaître les régions occidentales à l'ouest des montagnes Rocheuses. A Jefferson, alors président de la république, revient l'honneur d'avoir le premier conçu le projet d'étendre la juridiction de l'Union sur les contrées que baigne l'océan Pacifique. Il dressa lui-même le plan de l'expédition qu'il projetait, et rédigea les instructions qu'il remit aux mains des capitaines Lewis et Clarke, chargés de conduire cette entreprise à bonne fin.

Ces hardis explorateurs devaient remonter le cours du Missouri depuis son embouchure jusqu'à sa source, et gagner ensuite, par la route la plus directe, le premier fleuve navigable situé dans les versants occidentaux des montagnes Rocheuses, et de là suivre ce fleuve jusqu'aux rivages du grand Océan.

1804 Ce voyage, commencé le 14 mai 1804, fut exécuté avec autant d'habileté que de succès. Lewis et Clarke étaient accompagnés de quarante hommes fournis des moyens de se défendre, et chargés de ne commettre aucune agression ; ils s'attachèrent à bien connaître les contrées qu'ils avaient à parcourir ; ils cherchèrent à gagner la confiance des indigènes, dont ils rencontrèrent de nombreuses nations sur leur route ; ils leur apprirent que les Etats-Unis avaient succédé aux Français dans la possession de la Louisiane ; qu'ils étaient chargés par leur gouver-

nement de leur apporter paix, appui et protection, et de leur offrir comme garantie de ce nouveau pacte qu'ils désiraient former avec eux, des secours et des présents pour concourir à leur bien-être.

Alors on leur remit des armes, des uniformes, des étoffes, enfin des objets divers de première utilité, et on fit flotter au milieu d'eux le pavillon américain en signe de la souveraineté des Etats-Unis, dont ils devenaient de ce jour les enfants adoptifs.

Nos voyageurs représentèrent le but de leur entreprise comme une visite que le président des Etats-Unis, leur nouveau père, faisait faire à ses enfants rouges, et ils invitèrent ceux-ci, en reconnaissance, à lui envoyer une députation.

Pendant leur voyage et leur séjour à l'occident des montagnes Rocheuses, les capitaines Lewis et Clarke eurent de fréquentes relations avec les naturels du pays; ils hivernèrent chez les Indiens Classops, entre les mains desquels ils laissèrent un écrit qui constatait qu'ils avaient été envoyés par « le « gouvernement des Etats-Unis pour explorer l'in- « térieur du continent d'Amérique; qu'ils avaient « pénétré par la voie du Missouri et de la Colombia « jusqu'à l'embouchure de ce dernier fleuve dans « l'océan Pacifique; qu'ils y étaient arrivés le 14 « novembre 1805, et qu'ils en étaient partis le 23 « mars 1806, pour retourner par la même route « aux Etats-Unis. » 1805 1806

Dans leur voyage de retour, l'expédition se divisa en deux parties; le capitaine Lewis remonta la branche nord de la Colombia, à laquelle il donna

le nom de Clarke, l'examina en détail ainsi que ses principaux affluents ; le capitaine Clarke traversa de la branche principale, la Colombia, nommée aussi la Lewis, jusqu'à la rencontre du *Yellou Stone* (rivière de la Roche-Jaune), descendit cette rivière jusqu'à son confluent avec le Missouri, où il rejoignit le parti du capitaine Lewis, et ensemble regagnèrent Saint-Louis, où ils arrivèrent le 23 septembre, après avoir accompli, dans cette expédition par terre, plus de neuf mille milles.

Tandis que Lewis et Clarke accomplissaient leur aventureux voyage vers le nord-ouest, le major Zébadon Pike exécuta également, par ordre du gouvernement fédéral, une reconnaissance des contrées occidentales du Mississipi, en remontant ce fleuve jusqu'au lac Sandy, par le 49e degré de latitude. En 1806, le même officier entreprit une nouvelle expédition d'exploration ; il partit de l'embouchure du Missouri, remonta le cours entier de l'Osage, traversa vers l'Arkansas dont il remonta le cours jusqu'à ses sources, tandis qu'un autre de ses compatriotes, Wilkiosen, descendit la même rivière jusqu'à son embouchure ; il alla ensuite reconnaître les sources de la Plata, et se rendit au delà des montagnes sur les bords du Rio del Norte, dont il descendit le cours.

Les voyageurs Dunbar, Hunter et le docteur Sibly explorèrent, vers la même époque, le pays traversé par la rivière Rouge et le Washita, qui arrosent l'Etat d'Arkansas et prennent leur source dans le Texas.

La compagnie anglaise du Nord-Ouest, ayant eu bruit de l'expédition de Lewis et Clarke, tenta de prévenir le but de ces voyageurs, et envoya à cet effet, en 1805, le sieur Laroque pour fonder des postes et occuper le bassin de la Colombia vers son embouchure. Mais cette expédition rencontra tant de difficultés, qu'elle ne put dépasser dans l'intérieur les tribus et villages des Mandan du Missouri.

En 1806, cette compagnie reprit son projet d'ex- 1806
pédition, et envoya M. Simon Frasier avec un parti pour fonder des postes à l'ouest des montagnes Rocheuses; il partit du fort Chipewyan, traversa les montagnes près de la gorge où la rivière de la Paix s'ouvre un passage, et y fonda un poste par le 54° degré qui a retenu son nom, et qui a été effectivement le premier poste anglais établi à l'ouest des montagnes. De nouveaux postes furent ensuite successivement fondés dans ces régions occidentales, qui reçurent le nom de *Nouvelle-Calédonie.*

Les expéditions heureuses des capitaines Lewis et Clarke ouvrirent aux Américains le champ de la spéculation du commerce des fourrures; plusieurs habitants de Saint-Louis y avaient déjà acquis de grandes fortunes et de la réputation; c'est alors qu'on vit se créer la compagnie du Missouri, sous la direction d'un nommé Manuel Lisa. Ce chef intelligent fonda plusieurs comptoirs près des sources du Missouri et à l'ouest des montagnes Rocheuses, sur les bords de la rivière Lewis, branche de la Colombia; M. Henry, un de ses agents, était à la tête

de ces derniers établissements, que les inimitiés des
1810 Indiens, poussés par la rivalité de la compagnie anglaise, et, par suite, les difficultés d'approvisionner, forcèrent à abandonner en 1810.

Ainsi s'avançaient dans ces régions, jusqu'alors pour ainsi dire inconnues, de courageux voyageurs, à la recherche de ce commerce de fourrures, qui, en exposant à des privations, des dangers sans nombre, promettait en retour de grandes richesses.

Insensiblement les populations des rives inférieures du Missouri et de l'Arkansas commencèrent à remonter le cours de ces fleuves et à se répandre dans les contrées intermédiaires, avant de poursuivre plus au loin leur marche progressive, et de prendre possession des versants occidentaux des montagnes Rocheuses.

D'autres jalons, pour échelonner les émigrations des Américains vers les rives de l'océan Pacifique, restaient encore à être plantés, à travers les chaînes des montagnes Rocheuses, par des hommes aux vues larges et embrassant dans un prochain avenir la réalisation des immenses destinées réservées à la nation américaine.

A John-Jacob Astor, citoyen de New-York, revient l'honneur d'avoir, le premier, cherché à réaliser cette pensée d'occuper, au nom du gouvernement fédéral de l'Union, l'embouchure et les rives du grand fleuve dont Robert Gray avait découvert l'entrée, et Lewis et Clarke reconnu le cours.

Cependant un autre citoyen américain, le capitaine Smith, de Boston, conçut aussi, en 1810, le

même projet ; il se rendit à cet effet, par mer, à l'embouchure de la Colombia, et jeta les premiers fondements d'un établissement à *Oak-Point*, sur la rive méridionale de la Colombia. Les Indiens détruisirent ce poste, et Smith fut obligé de renoncer à son entreprise.

John-Jacob Astor fonda donc, en 1810, la com- 1810
pagnie américaine de l'Atlantique pour le commerce des fourrures, dont le siége était à New-York.

Deux circonstances fort remarquables ont transpiré sur les intentions de son fondateur, et méritent d'être rapportées ici : c'est que, d'abord, M. Astor choisit les éléments de sa compagnie, en grande partie, parmi les sujets anglais ou agents sortis du service de la compagnie du nord-ouest de Montréal ; ensuite, c'est que, redoutant la concurrence que pouvait faire à son entreprise cette puissante compagnie, il fit proposer, par un agent secret, à ses chefs, de s'intéresser pour un tiers du capital. Ces propositions ne furent pas acceptées.

M. Astor projeta deux expéditions : l'une par mer, l'autre par terre. Il envoya, en 1809, un premier navire à la côte du nord-ouest, *l'Entreprise*, capitaine Elbot. En 1810, il dépêcha un second bâtiment, *le Tonquin*, capitaine Jonathan Thorn, qui mit à la voile de New-York, en septembre, portant tout le personnel de l'établissement à fonder à l'embouchure de la Colombia.

En janvier de la même année, l'expédition par terre, aux ordres de M. Wilson P. Hunt, et composée de soixante-treize hommes, partit de Saint-

Louis, et suivit, autant que possible, l'itinéraire de Lewis et Clarke.

1811 Enfin, en octobre 1811, M. Astor dépêcha, par un troisième navire, *le Beaver*, capitaine Sowles, les autres chefs et agents de la compagnie dont M. Clark avait été nommé directeur ; il eut également soin d'envoyer à Saint-Pétersbourg un agent pour traiter d'un arrangement commercial avec la compagnie russe.

Le capitaine Thorn arriva, le 24 mars 1811, à l'embouchure de la Colombia, éprouva de grandes difficultés à franchir sa barre, et perdit même, dans cette occasion, trois hommes de son équipage. Il s'occupa immédiatement, d'accord avec ses instructions, d'ériger une maison pour y abriter les colons qu'il devait y laisser ; il choisit, à cet effet, la position désignée par le capitaine anglais Broughton, *Pointe-Georges*, sur la rive méridionale. Les matériaux de cette construction ayant été apportés tous préparés de New-York, elle fut promptement élevée.

Cette petite colonie prit le nom d'*Astoria*, en l'honneur du chef et fondateur de la compagnie.

Tandis que la colonie naissante était ainsi activement occupée de son organisation, elle fut visitée, en juillet, par un détachement de la compagnie du Nord-Ouest, sous les ordres de M. Thompson, géographe et astronome de la compagnie. Ce parti fut très-bien reçu par la colonie américaine et son chef Macdougal, ancien employé de la compagnie anglaise.

La compagnie anglaise du nord-ouest avait eu con-

naissance du projet de M. Astor, elle avait résolu aussitôt d'en prévenir la réalisation en le devançant dans sa fondation d'un établissement à l'embouchure de la Colombia; elle avait à cet effet ordonné une première expédition qui échoua; la seconde seulement, aux ordres de M. Thompson, arriva, mais, ainsi que nous venons de le voir, postérieurement à l'établissement des Américains.

Ainsi Lewis et Clarke ont découvert la Colombia en 1805 et sont arrivés à son embouchure le 14 no- 1805
vembre de la même année.

La compagnie anglaise du nord-ouest n'a fait son premier établissement à l'ouest des montagnes Rocheuses, par le 54e degré nord, et par conséquent à quelque distance même du bassin de la Colombia, qu'en 1806. 1806

Enfin les établissements américains sur la Colombia ont été fondés en 1809, 1810 et 1811. 1809 1810 1811

Le chef Thompson de la compagnie anglaise du nord-ouest n'est arrivé parmi les Indiens, les *Têtes-Plates*, qu'au printemps 1811, après la fondation d'Astoria.

Tels sont les faits qui constatent la succession des établissements des Européens dans les régions occidentales et qui établissent la préséance en faveur des Américains.

Reprenons le cours de notre récit.

M. Thompson, après avoir fait reposer son monde et reçu des colons américains tous les approvisionnements qu'il était en leur pouvoir d'accorder, reprit sa marche rétrograde; il fut accompagné par

un parti américain, sous les ordres de M. Davis Stuart qui alla fonder le poste d'*Okénagan*, sur une des branches de la Colombia désignée indistinctement par les noms de *Thompson* et *Clarke*, à environ cent cinquante ou deux cents milles au-dessus de son confluent.

1812 Vers le milieu de janvier 1812, la moitié du parti américain envoyé par terre, sous les ordres de M. Hunt, arriva à Astoria dans un état de dénûment déplorable.

Un second détachement arriva peu de temps après dans une situation non moins malheureuse.

Enfin, le 5 mai, le navire *le Beaver*, commandé par le capitaine Sowles, arriva à l'embouchure de la Colombia et apporta aux nouveaux colons des secours de tous genres.

Quant au navire *le Tonquin*, aux ordres du capitaine Thorn, il avait péri corps et biens en juin 1811, sur la côte, au sud, par le fait des dispositions hostiles des indigènes; un seul individu était parvenu à s'échapper et avait pu regagner Astoria.

L'infortuné Mackay se trouvait sur ce navire; M. Hunt dut le remplacer dans sa mission en Russie; il partit en août 1812 sur *le Beaver*.

Pendant l'été de 1812, les Américains s'occupèrent activement de fonder de nouveaux postes. Un troisième poste fut élevé à la tête du *Kouskouski*, affluent de la Colombia, sur l'emplacement même où, dans leur voyage de découvertes, Lewis et Clarke avaient construit des canots pour descendre ces rivières.

Donald Mackensie, John Reide et Alfred Seton

de New-York firent partie de ce troisième détachement.

Le poste de *Spokan* fut créé sur la rivière de ce nom, au milieu des Indiens de cette dénomination.

Enfin le dernier poste fut établi sur la rivière de la *Wallamette*.

Au moyen de ces divers postes ou comptoirs, tous reliés entre eux par des voies navigables, la compagnie américaine, pour le commerce des fourrures du nord-ouest, se trouva avoir étendu de fait le réseau de ses opérations et par suite de son influence sur un territoire de plus de sept cents milles de développement.

Par suite de ces relations, de riches et nombreux 1813
approvisionnements de pelleteries commençaient à arriver sur l'établissement central d'Astoria pour être portés en Chine par *le Beaver* à son retour de son voyage à la côte, lorsqu'on apprit à Astoria, en janvier 1813, que les Etats-Unis avaient déclaré la guerre à la Grande-Bretagne en juin précédent.

MM. Mactavish et Laroque arrivèrent sur ces entrefaites à Astoria et apportèrent des nouvelles des progrès de la guerre défavorables aux armes américaines. Ils furent néanmoins bien reçus par les chefs des postes américains. Ceux-ci, soit qu'ils se sentissent animés d'un certain esprit de retour pour leurs anciens patrons de la compagnie du nord-ouest ou soit par spéculation ou par manque de confiance dans leur position nouvelle, traitèrent à prix d'argent de la vente de la propriété d'Astoria avec les agents de la compagnie du nord-ouest.

Cette transaction eut lieu quelques jours avant la prise officielle de possession, au nom du gouvernement anglais, de l'établissement américain, par le capitaine Black, commandant du bâtiment de guerre *le Raccoon*.

Cet officier changea immédiatement le nom d'*Astoria* en celui de fort *Georges*.

1814 Lorsque M. Hunt retourna, le 28 février, à Astoria, de sa mission à Saint-Pétersbourg, il trouva que les établissements et la propriété de la compagnie américaine avaient changé de maître.

Cependant le traité de paix de Gand, signé le 24 décembre de la même année, ne décida rien quant aux droits respectifs sur le territoire de l'Orégon, ni à leur délimitation à l'ouest des montagnes Rocheuses. Les choses restèrent sur le même pied de réciprocité, c'est-à-dire d'occupation et de commerce simultanés, consacré en 1807.

Les Américains rentraient donc dans leurs droits de reprendre et d'occuper les postes par eux créés avant la guerre ; il paraîtrait même que, sur la demande pressante de M. Astor, qui se proposait de continuer ses relations commerciales avec le nord-ouest, le gouvernement des États-Unis informa officiellement le gouvernement anglais de son intention de reprendre possession de ses postes sur la Colombia ; mais que, par suite de cette insouciance si blâmable du gouvernement fédéral, aucunes mesures
1817 à cet effet ne furent prises, jusqu'en septembre 1817, lorsque le capitaine Biddle se rendit sur le bâtiment de l'État *l'Ontario*, à l'embouchure de la Colombia.

Le capitaine Biddle reprit possession des postes 1818
américains sur la Colombia, en août 1818.

M. Provon, commissaire américain pour la restitution des postes du nord-ouest, arriva sur un bâtiment anglais, en octobre 1818. Ainsi, Astoria fut rendue à ses fondateurs et propriétaires par le gouvernement anglais, aux officiers américains, sans conditions. Mais la compagnie américaine, pour le commerce des fourrures, ne fit aucun effort pour continuer ses opérations dans ces régions lointaines ; les agents anglais, au contraire, continuèrent d'y demeurer, et sont restés, depuis lors, maîtres des postes, au moyen desquels ils exercent le monopole sur ce genre de commerce.

Les Anglais ont fondé, depuis lors, le fort Vancouver, à trente lieues environ au-dessus de l'embouchure de la Colombia, dans une position importante et qui commande la navigation de ce fleuve.

La reddition des postes américains sur la Colom- 1818
bia fut faite d'après une convention consentie entre les gouvernements des deux pays, le 20 octobre 1818, et qui contient les clauses suivantes :

Article 2. Il est arrêté, entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis que, que le *quarante-neuvième* parallèle nord, à partir de l'extrémité nord-ouest du lac des *Bois*, jusqu'à la chaîne des montagnes Rocheuses, servira de délimitation entre les deux pays.

Article 5. Tout le territoire réclamé par chacune des parties, sur les côtes du nord-ouest à l'ouest des montagnes Rocheuses, havres, baies, rivières, îles, etc., seront libres et ouverts pendant les dix années qui

suivront la signature de la présente convention ; cette disposition transitoire ne pouvant, bien entendu, porter préjudice en rien aux prétentions que l'une ou l'autre des deux parties contractantes pourrait avoir sur une portion du territoire de l'Orégon.

1819 En 1819, les hostilités qui existaient, depuis des années, entre les compagnies anglaises du nord-ouest et d'Hudson, furent enfin réglées à l'amiable par l'interposition du parlement. Les deux compagnies furent alors réunies en une seule, ou plutôt la compagnie d'Hudson absorba l'autre.

C'est par suite de cette fusion des deux compagnies que le parlement eut occasion de passer,
1821 le 2 juillet 1821, un acte « pour régler le commerce « des fourrures, et établir une juridiction crimi- « nelle et civile sur certaines portions de l'Amérique « du Nord, » dans le but ostensible de donner plus de stabilité à la compagnie de la baie d'Hudson, mais dans celui non moins apparent de justifier ses prétentions de juridiction et de propriété sur ces régions.

L'année 1819, comme l'année 1803, signala, dans l'histoire politique américaine, un acte non moins important pour la prospérité et la sécurité de cette grande république. Les Etats-Unis acquirent, cette année, le territoire des Florides par le traité qui en porte le nom. Par ce traité, le roi d'Espagne reconnut pour ligne de démarcation, entre ses propriétés en Amérique et cette république, la direction même du 42e degré de latitude nord, à partir du point où

ce parallèle touche les sources de l'Arkansas, jusqu'au grand océan Pacifique ; en outre, Sa Majesté Catholique céda aux Etats-Unis tous ses droits, réclamations et prétentions sur tout le territoire nord de cette ligne, et renonça à jamais, tant en son nom que pour ses héritiers et successeurs, à tous ses titres et droits de propriété sur le même territoire.

Lors de la ratification de ce traité, le Mexique faisait encore partie de la monarchie espagnole, et se trouvait ainsi lié par la même stipulation.

Rappelons encore de nouveau, qu'en 1819, l'Angleterre ne possédait plus, en Amérique, que le territoire du Saint-Laurent et de la baie d'Hudson ; tout le reste du territoire américain, à l'est des montagnes Rocheuses et sud-ouest jusqu'aux limites du Mexique était devenu la propriété incontestable des Etats-Unis comme héritiers des titres et droits de la France et de l'Espagne sur la plus grande partie du littoral de l'océan Pacifique, droits dont nous avons, du reste, suffisamment établi la validité et la priorité.

Les voyages des capitaines anglais Ross, Perry et 1821
Franklin eurent lieu vers 1821.

Ainsi que nous venons de le dire, les deux compagnies de la baie d'Hudson et du nord-ouest furent réunies en une seule, sous le titre de *Compagnie de fourrures de la baie d'Hudson.* Le nouvel acte du parlement lui accorda le monopole de tout le commerce dans les termes de la concession faite par Charles II, en lui attribuant de plus la juridiction civile sur tout le pays occupé par elle.

Sur ces nouveaux titres, la compagnie de la baie d'Hudson étendit sa domination non-seulement sur toutes les possessions anglaises de la baie d'Hudson, mais encore sur tout le territoire de l'Orégon et même sur une partie de la Californie : elle est devenue ainsi, par rapport à l'Amérique, ce qu'est la compagnie des Indes en Asie, pour l'aristocratie financière et marchande de la Grande-Bretagne, un moyen d'étendre son monopole, et pour son gouvernement, un élément d'empiétement et d'usurpation.

Cette double position, qui, du reste, n'est point nouvelle et n'a rien, par conséquent, qui doive nous surprendre, ressort des faits, actes et mouvements ordinaires de cette puissance mi-marchande, mi-aristocratique de la Grande-Bretagne, qui voudrait opposer une barrière à l'extension menaçante de la puissance démocratique américaine.

Disons ici un mot sur l'organisation actuelle de la compagnie de la baie d'Hudson.

La compagnie de la baie d'Hudson dispose d'un capital assez considérable, divisé en autant d'actions que de propriétaires, dont le plus grand nombre résident en Amérique et veillent par eux-mêmes aux intérêts de la compagnie. Les actions ne sont point tenues en propriété à perpétuité ou transférables comme d'autres actions ; elles sont en viager et transmissibles seulement par substitution, c'est-à-dire par transferts réglés à l'avance, du consentement des parties, et plaçant les nouveaux propriétaires dans les mêmes conditions que les devanciers.

Les chefs ou facteurs résidant en Amérique ont le titre d'associé ou *partner;* chaque *partner* placé à la tête des comptoirs a droit à un salaire équivalant à un huitième d'action, soit à 25,000 fr. par an; les agents subalternes n'ont droit qu'à un seizième d'action.

Chaque année, les principaux agents se réunissent en assemblée générale à York, Haut-Canada; on y examine les rapports envoyés par les agents secondaires; on y épure leur gestion, on délibère et discute des plans d'opération pour la campagne suivante, les nouveaux ordres à donner aux trappeurs, en un mot la direction générale pour accroître les produits de la compagnie, tout en veillant sur la conservation des castors dans les districts de la compagnie. Tous ces rapports sont ensuite envoyés aux directeurs de Londres pour leur examen personnel.

Par son pouvoir constitutif, la compagnie exerce sur tous ses subordonnés un despotisme complet, le droit absolu de liberté, de vie ou de mort sur tous ceux à son service, soit comme sous-agents, employés, engagés ou esclaves. Car l'esclavage qui existe dans toutes les tribus indiennes est également admis dans toute la circonscription du domaine de la compagnie du nord-ouest. Les chefs ont donc droit de vie ou de mort sur tout individu qui ne se soumettrait pas aux règlements de la compagnie. Ils règlent, déterminent ou suppriment à volonté les salaires des agents ou employés. Ils fixent le prix de toutes les denrées ou objets de consommation, comme aussi des peaux de castor vendues

par les indigènes. De cette manière ils réalisent, soit sur les achats, soit sur la vente des marchandises, des profits qui, ensemble, ne s'élèvent pas à moins de 300 p. 100 !

Les engagés, généralement naturels de l'île Orkney ou Canadiens, sont enrôlés au service de la compagnie pour cinq ans, au prix d'environ 375 à 425 fr. par an ; les commis des postes reçoivent davantage. Tout ce personnel est armé, discipliné, soumis au régime le plus sévère comme une armée. Tout acte d'insubordination est immédiatement puni de mort.

Chaque trappeur est accompagné de deux ou trois esclaves. Le prix d'un esclave indien mâle est de dix à vingt couvertures ; celui d'une femme est plus élevé. Si un esclave vient à mourir dans les six mois qui suivent son achat, le vendeur est tenu de restituer la moitié du prix. L'appât de la rétribution attachée à la vente d'un indigène est telle chez l'Indien, que des exemples de pères vendant leurs fils sont fréquents.

La compagnie a couvert le territoire de l'Orégon de comptoirs et de postes militaires, qui servent d'entrepôts et de lieux de ralliement aux Indiens et à ses agents. Elle a établi son comptoir ou entrepôt central à *Vancouver*, sur la rive septentrionale, à environ 36 lieues au-dessus de l'embouchure de la Colombia, et à la tête de la navigation à voile. Au midi de ce fleuve ; elle a fondé le fort *Umoqua*, près de l'embouchure de la rivière de ce nom ; elle a envahi une partie de la Californie et occupe un poste important dans la rade de San-Francisco, une des

plus belles qu'offre le littoral du nord-ouest sur la Pacifique, et où les vaisseaux de toutes classes peuvent entrer. Elle est maîtresse maintenant de plus de 500,000 milles carrés (129,450,000 hectares) à l'ouest des montagnes Rocheuses et à l'est de 2,500,000 milles ou 647,250,000 hectares.

Enfin comme si le territoire de l'Orégon ne suffisait pas à l'ambition de l'Angleterre qui aspire à devenir maîtresse absolue dans la mer Pacifique, et pour n'avoir plus à redouter la concurrence de la Russie sur les marchés de la Chine, la compagnie de la baie d'Hudson a pris à bail en 1842, pour dix 1842
ans, moyennant une redevance de 130 à 200,000 fr. par année, tous les établissements russes de l'Amérique du Nord.

Toutefois, ce traité exclut le poste de l'île de *Sitka*, dans la Nouvelle-Archangelle où la Russie a un très-grand établissement.

Comme dernier trait prouvant les vues de l'Angleterre en Amérique, et qui doit justement alarmer les Américains comme tendant à menacer leur puissance, nous devons ajouter que la compagnie de la baie d'Hudson a porté récemment ses vues sur l'occupation permanente du territoire de l'Orégon, en cherchant à y fonder des établissements agricoles et industriels et des écoles pratiques pour l'éducation d'une génération qu'elle élève dans ses vues et sous sa domination.

Pour assurer son commerce avec ces contrées, la compagnie dispose d'une petite force navale, composée de quatre navires employés au long cours, de

deux goëlettes qui font la traite le long de la côte de la Californie aux établissements russes, et d'un bateau à vapeur; tous ces navires sont armés en guerre. Elle a, en outre, fondé aux îles Sandwich un établissement où ses vaisseaux peuvent se rafraîchir, s'approvisionner et faire le commerce.

Du reste, les Américains, dont les nombreux baleiniers fréquentent également ces parages, ont aussi établi sur ces îles, du consentement des autorités locales, une station de relâche; c'est qu'en effet, ces îles, les plus importantes dans l'Océanie, étaient les seules présentant tous les avantages d'une station de ravitaillement favorable aux intérêts commerciaux qui appellent dans ces mers toutes les nations maritimes.

Les îles Sandwich sont destinées à un brillant avenir de prospérité commerciale par leur remarquable position géographique dans l'Océanie, à mi-distance de l'Amérique et de la Chine, et sous la ligne obligée de trajet des navires européens se rendant aux Indes ou aux pêcheries. Les habitants indigènes de ces îles ont compris ce que cette merveilleuse situation leur réservait; ils ont, en conséquence, depuis quelque temps, cherché à faire reconnaître leur indépendance et leur neutralité; ils ont envoyé à cet effet des commissaires à Washington, à Londres, à Paris, pour traiter comme nation libre de leurs interêts. Je ne doute pas que déjà bien accueillis aux Etats-Unis et en Angleterre, ils ne le soient également en France, où l'on doit comprendre toute l'importance attachée à ce que ce point du globe soit

reconnu indépendant et considéré comme neutre, et qu'aucune puissance étrangère ne puisse y exercer une influence supérieure à celle d'une autre.

Une nouvelle compagnie américaine, sous le nom 1822
de compagnie de la Colombia, s'organisa en 1822; mais, en 1826, elle fut réunie à la compagnie de l'Amérique du Nord.

M. H. Ashley entreprit en 1823, à l'ouest des mon- 1823
tagnes Rocheuses, un voyage vers les sources du Colorado de la Californie. Il visita les rives de la Plata et établit une station près du lac *Utah*.

En 1824, les Etats-Unis et les Russes conclurent 1824
une convention, par laquelle ils fixèrent la délimitation de leur territoire respectif en Amérique. Le troisième article de cette convention porte qu'il ne pourra être fondé par les citoyens ou sans l'autorité des Etats-Unis, aucun établissement sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ni dans aucune des îles adjacentes au nord du 54e degré 40' de latitude, la Russie s'engageant, de son côté, à ne souffrir qu'aucun de ses sujets ne s'établisse au sud du même parallèle.

En 1825, la Russie conclut avec la Grande-Bre- 1825
tagne une convention, par laquelle les deux puissances accédaient à considérer le même parallèle, 54e degré 40', et son intersection avec l'extrémité méridionale de l'île du Prince-de-Galles comme ligne de démarcation entre leurs possessions sur les côtes et îles du continent américain au nord-ouest.

En 1824 et 1825, le gouvernement des Etats-Unis 1825
proposa à la Grande-Bretagne d'adopter comme dé-

limitation à l'ouest des montagnes Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique le 49e degré parallèle nord, admis par la convention de 1818, pour ligne de démarcation entre les deux nations à l'est. Le ministère anglais refusa d'accéder à ces propositions et leur substitua l'offre de considérer en effet le 49e degré nord comme ligne de séparation, mais seulement jusqu'à la rencontre des premières sources ou têtes de la Colombia, et de suivre alors, comme délimitation, le milieu même du cours de ce fleuve jusqu'à son embouchure.

Par cette offre insidieuse, l'Angleterre s'assurait ainsi les positions maritimes et militaires les plus importantes sur les côtes, dans le détroit de Juan de Fuca, sur le canal de Puget et à l'embouchure de la Colombia, elle était sûre, dès lors, de demeurer maîtresse du commerce sur ces côtes et dans le territoire entier de l'Orégon.

1827 En 1827 les Etats-Unis rejetèrent cette proposition sur le motif qu'elle concédait à la Grande-Bretagne un territoire au sud du 49e degré nord. Et sur ce point le gouvernement américain a agi sagement en refusant cette nouvelle prétention du gouvernement anglais; car, en droit, en fait comme en justice, les Américains ont des titres incontestables à l'occupation du territoire du nord-ouest au moins jusqu'à la limite du 50e degré nord. Car si, pour déterminer la limite des droits auxquels une nation peut élever ses prétentions, on prend pour base que la découverte d'une rivière et son établissement dans un temps donné doivent lui assurer le droit

de propriété et de souveraineté sur tout le territoire qu'arrose cette rivière, il résulterait de ce principe que les Etats-Unis pourraient étendre leurs prétentions sur tout le territoire du nord-ouest au moins jusqu'aux limites du 53 latitude, où la Colombia prend ses sources septentrionales. Si au contraire on s'appuie sur cet autre principe, que toute nation qui prend possession d'un pays inconnu ou inoccupé a droit de souveraineté sur la moitié du territoire compris entre ses établissements et ceux d'une nation voisine, il résulterait encore alors que les postes américains d'*Astoria* et de *Clatsop*, se trouvant, en moyenne, par le 46° 20' nord, et le poste anglais supposé le plus méridional de ceux créés en 1778 par Cook, étant par 61° 30' nord, la latitude 53° 54' deviendrait alors la limite septentrionale entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Les négociations entamées entre les deux pays relativement à leur délimitation respective à l'ouest des montagnes Rocheuses n'ayant amené aucun résultat, M. Gallatin reçut l'ordre du cabinet de Washington de notifier officiellement au gouvernement anglais que le gouvernement américain ne se trouvait plus lié à l'avenir par suite des propositions antérieurement faites pour fixer les limites de leur territoire du nord-ouest, et que les Etats-Unis se réservaient de faire valoir dans toute leur plénitude les droits et titres qu'ils possédaient sur ce territoire.

Néanmoins, par leur convention de 1827, il fut admis, par les deux nations :

1° Que les clauses de la convention de 1818 continueraient en force indéfiniment, comme si elles étaient devenues le sujet de nouvelles négociations ;

2° Qu'à partir du 20 octobre 1828, chacune des parties contractantes avait le droit de l'annuler en prévenant douze mois à l'avance, dans les formes accoutumées ;

3° Enfin chacune des parties établissait des réserves sur ses droits respectifs qu'elles prétendaient conserver l'une et l'autre dans leur intégralité.

1824 à 1827 De 1824 à 1827, Ashley ayant continué un commerce avantageux avec les postes à l'ouest des montagnes Rocheuses, entra en arrangement avec la compagnie fondée par MM. Smith, Jackson et Sublette, et leur transmit ses intérêts.

C'est alors qu'il s'établit une communication directe, par caravane, entre le poste du lac *Utah* et Saint-Louis.

1827 à 1829 Pilcher entreprit une nouvelle expédition à l'ouest des montagnes Rocheuses de 1827 à 1828 et 1829.

1828 En 1828 les Etats-Unis conclurent, avec le Mexique, devenu Etat indépendant de la couronne d'Espagne, un traité par lequel la délimitation précédemment établie et reconnue entre l'Espagne et les Etats-Unis était de nouveau confirmée par le gouvernement mexicain. Ainsi, sur la question de délimitation entre les Etats-Unis et le Mexique il ne peut s'élever aucune difficulté.

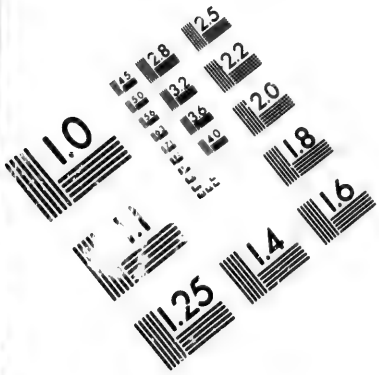
En résumant les résultats des traités conclus entre

les Etats-Unis, l'Espagne, la Russie et le Mexique, et la convention avec l'Angleterre, précédemment cités à leur ordre de date, nous voyons que la république américaine a fixé elle-même, par ces actes, les limites entre lesquelles elle prétend faire valoir ses droits de propriété et de souveraineté sur le littoral du grand océan Pacifique. Ces limites sont comprises entre le 42° et le 54° 40' nord, et embrassent un territoire de *douze degrés* et *quarante minutes* d'étendue sur la mer du Sud.

La Grande-Bretagne seule, de son côté, conteste la validité des droits des Etats-Unis sur cette juridiction et élève des réclamations de propriété sur la plus grande partie, sinon sur la presque totalité du même territoire. L'analyse qui précède a dû éclairer ce débat et faire voir de quel côté sont les droits. Incontestablement ils sont du côté des Américains.

Tel est cependant, dans ce moment, l'état de la question à vider entre les deux puissances rivales, et dans la solution de laquelle chacune comprend que son honneur aussi bien que ses intérêts sont également engagés, quoique, suivant moi, la situation me paraisse plus compromettante et plus dangereuse pour l'Angleterre.

Car, remarquons-le bien, l'Angleterre ne peut renoncer à ses prétentions d'occuper, sur l'océan Pacifique, l'embouchure de la Colombia et les ports qui en dépendent, sans faire abandon aux Américains de tous les avantages que présente l'occupation de ces positions maritimes et militaires, deve-



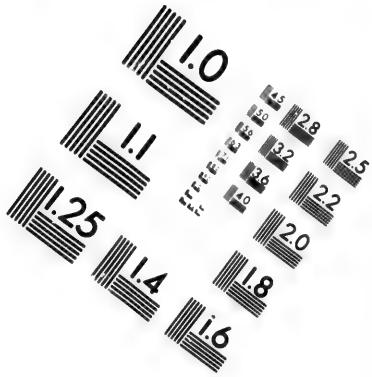
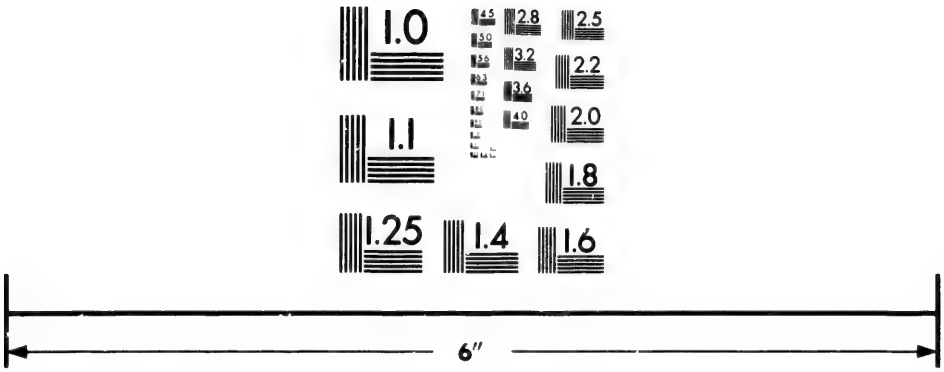
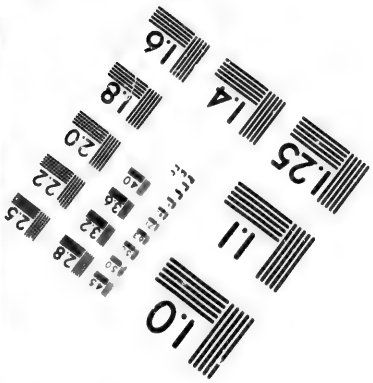
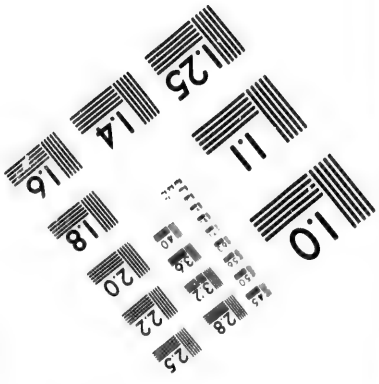


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

nues plus importantes depuis que de grands intérêts commerciaux attirent toutes les nations d'Europe dans ces régions. Or, le côté grave de cette alternative, c'est que, d'un côté, si la Grande-Bretagne retient entre ses mains la possession de ce littoral, sa prépondérance dans ces mers est d'autant mieux assurée, et, de plus, au détriment des Américains, les seuls rivaux qu'elle redoute ; si, au contraire, les Etats-Unis arrivent librement jusqu'à la côte occidentale, ceux-ci prennent aussitôt la prépondérance sur les Anglais dans ces mers. Or, la nation américaine grandit tous les jours, par ce fait même du caractère éminemment actif, entreprenant et commerçant de ses citoyens, plus peut-être encore que par l'intervention réelle de son gouvernement. Entre les mains des Américains, une station nouvelle sur la côte nord-ouest sera bientôt devenue un puissant auxiliaire pour poursuivre leurs destinées d'antagonisme industriel et commercial contre l'Angleterre, ce que celle-ci redoute le plus, et ce qu'elle s'efforcera, par tous les moyens en son pouvoir, de comprimer, sinon d'empêcher entièrement d'arriver.

Mais, de leur côté, les Américains apprécient sainement leur position exceptionnelle et les avantages qu'elle doit inévitablement leur assurer, autant du moins qu'ils auront la sagesse de maintenir leur constitution à laquelle ils doivent leur heureuse centralisation gouvernementale, seule force et garantie de leur existence comme nation. Ils se sont accoutumés, dès leur début, à considérer le conti-

nent, où ils sont venus s'établir, comme devant un jour leur appartenir en entier; et ils marchent vers la réalisation de ce fait par ce miraculeux progrès de leur admirable système de colonisation, système qui leur assure l'occupation graduelle, lente, mais non moins certaine du vaste domaine qui leur est échu en partage. Contre cette action inévitable de leur nature, que peuvent des conventions, des traités et même une résistance armée? Retarder peut-être de quelques jours son exécution; car tôt ou tard l'Américain doit s'asseoir en maître à l'embouchure de la Colombia, sur le grand Océan, comme il l'est à l'embouchure de l'Hudson, sur l'Atlantique; et certain de ce résultat éventuel, il attend de la force même des choses la conquête du territoire qu'il réclame, au lieu de recourir aux armes pour l'arracher aux mains d'un ennemi qui ne saurait longtemps encore lui résister sur ce point.

Ne nous laissons pas cependant abuser sur l'apparente longanimité du peuple américain : elle a ses limites; et déjà, plusieurs fois, il a donné des preuves au monde de ce qu'il savait entreprendre pour faire respecter ses droits. Le peuple américain est constant dans ses vues ; s'il laisse quelquefois reposer ses prétentions, il n'y renonce point, il attend seulement l'occasion de les faire revivre.

La question de l'occupation et de la colonisation 1804
de l'Orégon, à l'ouest des montagnes Rocheuses, 1824
remonte à une époque déjà assez reculée. En effet, dès 1804, nous voyons le président Jefferson se préoccuper vivement d'étendre la juridiction de

l'Union sur ce territoire. Le président Monroe, partageant les vues de son illustre prédécesseur, fait, en 1824, de la création de postes militaires à l'embouchure de la Colombia, l'objet d'un message spécial; l'année suivante, M. Adams, à son avénement, recommanda l'adoption de la même mesure, et, de plus, la création d'une station maritime sur le littoral de la mer Pacifique; enfin le président Tyler a renouvelé, pendant la durée de son terme de service, la même recommandation.

Par suite de ces diverses recommandations des chefs de l'Etat, la chambre américaine a dû prendre en considération l'urgence de cette mesure
1821 nationale; d'abord en 1821, puis successivement en
à 1844 1826, 1838, 1839, 1843 et 1844. Les comités auxquels cette partie des messages présidentiels était renvoyée ont uniformément rendu des opinions favorables, et appelé l'attention des chambres sur les moyens d'exécution les plus en rapport avec l'esprit de la nation. Cependant, chaque fois, les propositions des comités sont restées sans résultats effectifs.

En 1843, le comité chargé de cette affaire s'est exprimé d'une manière plus explicite encore que ses devanciers, sur la nécessité de pourvoir aux moyens d'étendre la juridiction du gouvernement de l'Union sur cette portion de son territoire; il a même été, à cet égard, jusqu'à formuler son opinion qu'en droit les États-Unis n'étaient nullement tenus de prévenir à l'avance le gouvernement britannique de leur intention d'étendre leur juridiction

sur un territoire qui leur appartenait, et il a demandé que le congrès votât une allocation de un million de francs pour cet objet. Certes, ce n'est pas l'*énormité* du chiffre du comité qui peut avoir fait rejeter la proposition; néanmoins sa prise en considération a été encore une fois ajournée. Ce nouveau délai, apporté à l'accomplissement d'une mesure qui gagne tous les jours de nombreux partisans, provenait de causes que l'élection du président, M. Polk, a complétement détruites.

Dans cette dernière élection, le grand parti démocratique américain a triomphé sur tous les points de l'Union ; il va donc pouvoir manifester son opinion, dans les deux chambres, avec certitude d'une majorité effective sur toutes les mesures présentées par son organe officiel.

Déjà, en effet, dans son message remarquable du 1845
4 décembre 1845, à l'ouverture des chambres, le président exprime, en des termes précis et clairs, la volonté arêtée du gouvernement américain d'occuper le territoire contesté, non pas à titre provisoire, mais par des actes qui doivent engager l'avenir. Le président déclare nettement, et avec fermeté : que le droit de l'Amérique sur l'Orégon est absolu, et qu'elle entend le maintenir en toutes éventualités de cause par la force des armes; qu'il n'y a plus lieu d'offrir aucune transaction; que la convention provisoire doit expirer dans un an; enfin, que le territoire contesté doit devenir désormais une terre véritablement américaine par la suprématie des lois, l'appui des soldats et le service même des postes des Etats-Unis.

Jamais peut-être, jusqu'ici, depuis bien des années, aucun document officiel émanant du chef de la nation, n'avait été reçu avec plus d'enthousiasme et d'approbation que ce message ; c'est qu'aussi jamais il n'avait été fait un exposé plus franc, plus explicite de la volonté nationale sur tout ce qui touche aux grands intérêts du pays, à son honneur !

Dans cet état de choses, nous ne doutons pas que les chambres américaines n'appuient de leur sanction officielle l'adoption des mesures recommandées par le président pour faire reconnaître la suprématie du gouvernement de l'Union sur les rives de la Colombia.

Chaque jour, le retard apporté à l'adoption de ces mesures rendrait, du reste, leur exécution plus difficile quant aux rapports avec la Grande-Bretagne, qui a continué depuis 1813, et après 1818, de maintenir et d'étendre son autorité sur le territoire contesté. La rétrocession, par conséquent, aux agents du gouvernement de l'Union, des droits de propriété acquis à ses habitants, ne pourra plus se faire, du moins je le crains, sans une vive opposition des occupants actuels. Combien, alors, les Américains ne regretteront-ils pas la longanimité et l'impardonnable insouciance de leur gouvernement depuis 1818 !

Cependant nous devons faire observer aussi que le gouvernement américain n'a point prétendu, par son dernier message, entièrement rejeter tout moyen de négociation. Dans son louable esprit de conciliation, et pour éviter, autant qu'il peut être compatible, du moins avec sa dignité et ses droits,

de se trouver la cause première d'une rupture qui compromettrait la paix générale, il a cru devoir se départir de ses prétentions légales, et offrir au gouvernement anglais de reconnaître le 49° degré nord comme ligne de démarcation entre les possessions des deux nations sur les côtes de l'océan Pacifique, en lui accordant aussi l'*entrée libre de tous les ports sur l'île de Vancouver, au sud de ce parallèle*, c'est-à-dire, l'entrée libre du détroit de Juan de Fuca ou de Puget.

Le gouvernement anglais, non satisfait de cette dernière concession, réclame encore la libre navigation de la Colombia. Le gouvernement américain a refusé péremptoirement d'admettre cette nouvelle exigence des diplomates anglais en faveur des intérêts de la célèbre compagnie de la baie d'Hudson dans le territoire de l'Orégon.

Pour notre part, nous pensons que les Etats-Unis ne doivent point en droit reconnaître ou consentir à cette prétention exagérée. En concédant l'entrée libre des ports sur l'île de Vancouver, les Américains ont consenti un droit énorme, et qui doit suffisamment prouver aux hommes politiques de l'Europe que les démocrates américains ne sont point des ambitieux prêts à tout sacrifier, même la paix du monde, par esprit de propagande ou d'agrandissement.

Les Américains ne font point de propagande, seulement ils sont attachés à leurs institutions, qui ont prouvé être les meilleures pour eux en pratique pendant plus de soixante ans ; et, par suite, ils sont animés d'une opiniâtreté, d'un esprit de résistance

à toute épreuve, lorsqu'il s'agit de maintenir leurs droits. Rien ne saurait les faire fléchir sur ce point.

En résumé, je ne doute pas que le gouvernement anglais, bien renseigné sur le caractère de la nation avec laquelle il se trouve engagé sur la question de l'Orégon, connaissant toutes les ressources dont elle peut disposer en cas de rupture ; et mieux encore le tort que le commerce de la Grande-Bretagne essuierait, en dernière analyse, de la nuée de corsaires qui s'élanceraient des côtes des Etats-Unis, si la guerre venait à être déclarée ; je ne doute pas, dis-je, que, depuis le discours du président, les négociations ne soient déjà reprises, et que le cabinet anglais n'accepte sans modification les offres dernières des Etats-Unis.

En attendant, la colonisation américaine pénètre dans les régions occidentales par tous les moyens propres à sa nature intime. Le prédicant américain, escorté de sa compagne courageuse et résignée, tous deux animés de la même foi, ont déjà franchi les montagnes Rocheuses ; d'autres missionnaires, préoccupés des mêmes intérêts, ont suivi les mêmes sentiers, et répandent partout avec eux la foi, la langue, l'influence, l'autorité de leur pays et de leur gouvernement. Ces hardis pionniers de la civilisation chrétienne ont déjà fondé, sur le territoire de l'Orégon, sept missions : à Astoria, à Multuomia ou Wallamette, sur le district de Puget, sur la Willamette, à Umpqua et à Clatsop. Autour d'eux viennent se réunir les enfants des forêts, pour recevoir les premières influences de la civilisation. Bientôt

quelques familles américaines, entraînées par le même sentiment de prosélytisme, sont venues se fixer également dans ces régions lointaines où elles sont destinées à devenir le noyau d'importantes colonies agricoles; car la vallée de la Colombia offre à l'américain des attraits irrésistibles : son climat, son sol, ses produits naturels, sont au moins aussi favorables à l'homme que ceux de la vallée du Mississipi; les montagnes Rocheuses seules forment une espèce de barrière aride, âpre et stérile, que les émigrants auront le courage de franchir pour arriver sur les versants de l'ouest, au milieu d'une nature plus bienveillante.

Or, il n'est pas à présumer que le mouvement de la population américaine vers l'ouest, dont on a observé les empiétements graduels, et estimé même les progrès réels à un demi-degré de longitude par année, s'arrête devant cette barrière. Cette population doit continuer de s'avancer en raison des causes inhérentes à la nature même des Américains, qui veut que cette race active et éminemment colonisatrice couvre un jour toute l'Amérique septentrionale.

L'occupation de l'Orégon par les Américains ne 1844
me paraît plus être aujourd'hui un sujet de doute, mais simplement une question de temps. Déjà, en effet, on compte dans ces régions éloignées plus de huit mille habitants; et tous les jours de nouvelles caravanes d'émigrants des Etats de l'est et de l'ouest viennent apporter leurs puissants renforts à la famille américaine déjà organisée sur les rives de l'océan Pacifique. Un gouvernement régulier, élec-

tif est constitué ; il se compose d'un pouvoir exécutif, d'un juge suprême et d'une assemblée législative de neuf membres élus par le peuple.

Les lois en vigueur sont celles qui régissent les habitants des territoires de l'Union américaine.

1844 Enfin, pour assurer la partie morale de cette population composée d'éléments si divers, une des premières mesures adoptées par les législateurs, dans leur dernière session de 1844, a été de proscrire l'usage des liqueurs fortes, en mettant une amende de 800 fr. sur tout délinquant à cette loi.

Il est donc permis de prévoir qu'avant peu, le même flot d'émigration qui, des bords de l'Atlantique, a pénétré par-dessus les Alleghany dans la vallée du Mississipi, aura bientôt roulé au delà de la ligne qu'opposent à ses progrès les montagnes Rocheuses, pour s'étendre sur le littoral de l'océan Pacifique. A cette époque, peu éloignée de nous, l'Américain se trouvera en face des Indes avec les mêmes avantages qu'il possède sur l'Atlantique vis-à-vis de l'Europe. Son génie actif et entreprenant, aidé de la merveilleuse puissance de la vapeur, rendra le continent américain un chaînon intermédiaire dans l'Union qu'il aura créée entre l'Europe et les Indes orientales.

PARIS. — Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, 4.

exécu-
slative

ent les
e.
te po-
ne des
, dans
oscrire
mende

même
que, a
lée du
ligne
euses,
fique.
ricain
avan-
l'Eu-
de la
con-
l'U-
ndes